

Subvention du Conseil Général



REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

SOMMAIRE :

CAMPANA (Louis).....	<i>Mémoire sur le Dialecte Corse</i> avec les notes de M. Paul Arrighi (I).....	65
VILLAT (Louis).....	<i>L'Etablissement des Français en Corse, (1768-1789)</i> par Marius Peyre (III fin).....	74
AMBROSI-R. (Ambroise)....	<i>Légende et Vérité</i>	77
ALBITRECCIA (Antoine)....	<i>Les nôtres en Corse, un livre serbe</i> par Michel Djokitch.	83
MATTEI (Nonce).....	<i>La Crocetta</i> ; Document inédit.	86
BRIET (Lucien).....	<i>Le Niolo</i> , par Fernand Nœtinger.....	90
COLONNA DE GIOVELLINA (Général)	<i>D. A. F. Colonna de Giovellina (1626-1686)</i> (II fin).	92

LA CORSE MODERNE. — *Études économiques* : L'assainissement de la Côte Orientale (exécution des travaux) par Nesa Rosny (III). *Nouvelles bibliographiques* : 1.400 kilomètres en Corse par G. CAMION. Itinéraires descriptifs des routes de la Corse. L'art musical en Corse (LAZAROTTI). La Cabane des Naturalistes (GUEYMARD). — *Questions Corses et réponses*..... pages 33 à 40.

LA CORSE TOURISTIQUE. — *Les régions touristiques* : (Le Fiumorbo (III fin). par L. VILLAT. — *Souvenirs de Corse* : Bastia (II) par P. CHAUVET. Baracci, par FERRACCI (Abbé Jh.). — *Visions Corses* (I) par Valentine de SAINT-POINT..... pages 41 à 48.

DIRECTION :

A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS

IX^e ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

Publication honorée d'une subvention du Conseil Général

Le Conseil général de la Corse, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de la *Revue de la Corse*, a voulu soutenir et encourager cette publication essentiellement régionaliste en lui votant une subvention. La *Revue* dont la *Cinquième année* atteste la persévérance, augmentée de *La Corse Moderne* qui montre ses améliorations successives, et de *La Corse touristique*, ajoutée sans augmentation de prix, n'est pas une entreprise commerciale mais une œuvre désintéressée, publiée sans but lucratif et que tout Corse doit connaître et soutenir.

Elle est rédigée par une élite de collaborateurs qui en font une publication *unique*, ne s'adressant pas spécialement à des lettrés, mais à tous ceux qu'intéressent les multiples et passionnantes questions que soulèvent le passé et l'avenir de notre beau département insulaire.

UN AN : France : 10 fr. ; Etranger : 12 fr. ; le numéro : 2 francs.

Le prix du N° demandé comme spécimen est déduit du montant de l'abonnement pris ultérieurement pour la même année. Les livraisons sont bimestrielles et l'année court de janvier à décembre. Les numéros précédemment parus dans l'année sont envoyés à tout nouvel abonné.

Livraisons de la *première année* avec les tables (sans le n° 2 épuisé). 6 fr.

Livraisons de la *2^e année* avec les tables (sans les n° 7 et 8 épuisés). 7 fr.

Livraisons de la *troisième* ou *quatrième année* avec les tables.... 10 fr.

Titres et couverture forte appropriés pour chaque année..... 2 fr.

Brochage facultatif de chaque année, y compris les titres et couvertures appropriés. *Supplément*..... 3 fr.

Nota. — Les 1^{re} et 2^e année ne peuvent être fournies *complètes* que dans la proportion où il nous reste des n° 2, 7 et 8 épuisés.

Aucun envoi n'est fait contre remboursement. — Le mode de paiement le plus pratique et le plus économique est le versement à notre compte de chèques postaux : Paris, 211, 44, par mandat, avec talon pour la correspondance. (*Seuls frais 0,25 cent. quelle que soit la somme envoyée*). Le recouvrement par la poste, quand il est demandé, est augmenté de un franc 50 cent. pour frais.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

- MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse, Secrétaire de la *Société des Sciences*.
ARRIGHI (Paul), ancien élève de l'École Normale Supérieure ; Professeur Agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de l'*Annuaire Corse*.
BLANCHARD (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.
BUSQUET (Jacques), Docteur en Droit, auteur d'études juridiques corses.
CARCOPINO (Jérôme), Directeur de l'*École Française de Rome*.
CASTELNAU (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.
CHUQUET (Arthur), Membre de l'*Institut*, professeur au *Collège de France*.
CHAUVET (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur agrégé au lycée de Mulhouse.
COURTILLIER (Gaston), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages sur la Corse.
DE MARI (D. P.), Auteur d'études sur la Corse.
ENLART (Camille), Directeur du *Musée de Sculpture comparée du Trocadéro*.
FILIPPI (Louis), Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.
G. GRAZIANI (Paul), Elève dipl. de l'École des Chartes ; Archiviste de la Corse.
R. P. Dom. MARINI (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.
MARCAGGI (J.-B.), Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.
MAURY (Ernest), Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.
NATALI (J.-B.), Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.
PAGANELLI (Dono), Agrégé de l'Université ; Prof. de Première au Lycée de Reims.
PICCIONI (Camille), *Ministre plénipotentiaire*, auteur d'études hist. sur la Corse.
SANTELLI (César), Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.
SANTONI (François), Professeur agrégé de philosophie au Lycée de Strasbourg.
SERGENT (Edmond), Docteur, Directeur de l'*Institut-Pasteur d'Algérie*.
VILLAT (Louis), Agrégé d'histoire et de géogr. ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.
 Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Besançon.

Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

ÉTUDES LINGUISTIQUES

Mémoire sur le Dialecte Corse

par L. CAMPANA

avec les notes de M. Paul Arrighi

Le dialecte corse a été, depuis quelques années, l'objet d'une attention toute particulière concordant avec les idées de régionalisme qui sont à l'ordre du jour, au point de faire croire que ces préoccupations linguistiques en étaient la conséquence.

La création d'une *Accademia Corsa*, de publications telles que *a Cispra*, *a Lingua Corsa*, surtout le remarquable *Annu Corsu* (dont une nouvelle édition vient de paraître), sans oublier les intéressantes études dialectales publiées ici même par l'un de ses directeurs (1), ont pu faire supposer à la jeune génération que ces travaux étaient les conséquences d'un mouvement naissant. Or, la réalité, qu'il est bon de faire connaître, est que, depuis de longues années, les intellectuels Corses se sont plu à l'étude de la langue que parlaient leurs ancêtres.

Les mémorables polémiques qui ont eu lieu, sur *l'origine des dialectes de la Corse*, entre le Prince L. L. Bonaparte et le Docteur Mattei, en 1877, ont été reproduites par lui dans sa publication *Les Annales de la Corse* et sont devenues en quelque sorte classiques. Mais, dix années auparavant, le savant docteur avait déjà publié de très intéressantes *Considérations sur l'idiome Corse* qui sont, croyons-nous, à peu près inconnues et dont nous parlerons peut-être un jour à nos lecteurs, car nous possédons beaucoup de documents sur ces époques déjà lointaines.

Celui que nous reproduisons aujourd'hui est l'important mémoire qu'a écrit, en 1863, Louis Campana, ancien professeur au Lycée de Bastia, dans une série de numéros de *L'avenir de la Corse*, sur le dialecte Corse.

Qui pourrait lire aujourd'hui, après 60 années écoulées, cette feuille éphémère, tirée alors à petit nombre et dont les deux grandes bibliothèques corses ne possèdent même pas les collections complètes ?

Assurément ce laborieux mémoire, devenu introuvable, a toute la valeur de l'inédit et tout l'intérêt de l'actualité, mais les idées qu'il exprimait alors peuvent soulever aujourd'hui des observations. Sans les attendre, nous avons prié notre distingué collaborateur, M. Paul Arrighi, de vouloir bien annoter pour les lecteurs de la *Revue* l'intéressante étude de Louis Campana et de résumer ensuite, dans une conclusion générale, les diverses remarques inspirées par cet important travail qui méritait de ne pas rester inconnu. — A. C.

(1) Voir *Revue de la Corse*, 3^e année, 1922, p. 18. les *Remarques sur l'orthographe Corse* par M. Paul Arrighi et ses études sur Falcucci, Ortoli, Lucciardi, S. Casanova.

Le Dialecte Corse.

— I —

L'étude si intéressante de notre dialecte a une utilité toute pratique : elle servira à répandre et à fortifier l'étude des langues dans le pays. Mais ici nous nous heurtons à une grave objection. Des esprits, respectables d'ailleurs à tous égards, pensent qu'il faut interdire l'italien en Corse, pour arriver plus vite et plus sûrement à la connaissance de la langue française (1). Admettons le but, le procédé nous paraît des plus risqués.

Comment ! dans le seul intérêt de la langue française, nous apprenons les langues mortes, et nous supprimerions gratuitement un puissant instrument qui se trouve naturellement entre les mains de nos élèves ? C'est une illusion d'ailleurs de croire qu'un dialecte (2) puisse jamais se perdre ; il ne peut que se modifier ! Ajoutons à ces graves considérations, que les rapports sans cesse croissants des peuples font sentir chaque jour la nécessité d'apprendre les langues vivantes. N'est-il pas étrange alors de condamner la jeunesse corse à ignorer une langue qu'elle peut apprendre en se promenant, et qui est celle d'un grand peuple voisin ? M. Troplong a dit que la Corse doit être « le trait d'union entre la France et l'Italie » ; voilà une idée aussi heureuse que féconde, et qui se passe de tout commentaire.

Notre littérature a été italienne jusqu'ici ; mais de littérature corse proprement dite, nous n'en avons point. Nous donnerons ultérieurement la véritable raison, au reste très simple, de ce fait assez singulier. Les rares monuments écrits que nous possédons, les *voceri* et les *ballate*, ont été improvisés par des femmes ignorantes autour des cercueils, ou par de jeunes bergers sous les balcons de leurs belles. Frappés des beautés antiques de ces poésies, que répètent, les veillées de l'hiver, quelques hommes lettrés, MM. Viale, Grimaldi, Tommaseo, entre autres, ont eu la bonne pensée de les recueillir

(1) Cette opinion, qui a pu être soutenue peu de temps après l'annexion française, n'est plus défendable. L'étude de l'italien (quoiqu'elle pensent et écrivent encore certains publicistes italiens mal informés) loin d'être proscrite en Corse est très répandue dans les Lycées, Collèges, écoles normales et cours secondaires de l'île, où la langue de Dante a exactement les mêmes droits que les autres langues vivantes dans les examens et concours.

(2) Remarquons dès à présent que l'auteur n'établit pas une distinction assez nette entre la langue italienne et le dialecte corse. Nous aurons à revenir plus d'une fois sur ce fait.

et de les illustrer de notes savantes (1). Mais ces respectables autorités ont, à notre avis, commis une grave erreur. Au lieu de rechercher le type général de notre dialecte, ils ont reproduit, avec une désespérante fidélité, les nuances capricieuses de la prononciation de chaque versant, de chaque village, de chaque individu. M. le docteur Mattei dans ses savantes études sur notre dialecte est tombé dans une erreur non moins considérable (2). Parmi ces mille formes, il nous paraît en avoir adopté qui ont le triple inconvénient de n'être ni les plus générales, ni les plus rationnelles, ni les plus correctes. Pénétrer assez avant dans l'étude du dialecte corse, pour en définir les principes, l'esprit, le génie : telle serait notre ambition. Ce travail n'a donc pas la prétention d'être un traité complet et savant de la matière : il se borne à un nombre bien modeste d'observations ; telles qu'elles sont, cependant, elles auront une certaine opportunité. *Chi face quanto puo, resta Sousato.*

Si on procède sans méthode et sans ordre, notre dialecte paraîtra toujours un inextricable jargon : ainsi l'appellent du moins tous ceux qui jugent superficiellement les choses de notre pays.

Avec le secours des lois qui règlent toutes les évolutions de notre dialecte, on arrive naturellement aux quatre conclusions suivantes, qui sont aussi vraies que simples : 1° Le Corse tient le second rang après le Toscan, parmi tous les dialectes italiens ; 2° les différences qui existent entre le Corse et le Toscan, sont plutôt des accidents de prononciation que de véritables variations d'orthographe (3) ; 3° avec des circons-

(1) Viale dans les *Canti popolari Corsi* (1843) ; Grimaldi dans l'appendice aux *Novelle storiche Corse* (1855) ; Tommaseo dans les *Canti popolari corsi* (Venise 1841).

Depuis 1863, plusieurs volumes ont été consacrés à la chanson populaire Corse. Nous ne citerons que ceux de Frédéric Ortolì (1887) J.-B. Marcaggi (1898) et Austin de Crozé (1911) qui donne une bibliographie complète du sujet.

(2) Voir l'Introduction de M. A. Clavel à la présente étude.

(3) L'auteur ne tient aucun compte des mots que nous appelons autochtones, et qui sont inexplicables par le Toscan. Nous aurons l'occasion d'en donner des exemples. Quant à la grande majorité de ceux qui s'apparentent au Toscan, il s'agit de choisir : ou bien les fondre tous dans l'unité de la langue italienne, ou bien conserver les plus constants et les plus répandus de ces « accidents de prononciation » et par conséquent leur donner une représentation orthographique appropriée. Selon nous c'est dans ce second sens que doivent être orientées nos tentatives d'unification des dialectes corses, et cela pour conserver à notre idiome une certaine originalité locale. Sinon, nos félibres devraient s'efforcer d'écrire un italien aussi pur que possible, à la manière de Viale, Giubega, Multedo et autres. C'est là évidemment le point de vue de nos amis de la Péninsule (qui oublient que la saveur dialectale a fait le principal succès des Fucini, des Belli, des Trilussa). Encore une fois ce n'est pas le nôtre.

tances plus favorables, notre langue aurait été une heureuse rivale de la langue florentine ; 4°, le génie de notre dialecte est caractérisé par des beautés de premier ordre.

Les esprits prévenus, nous le savons, trouveront plus commode de rejeter nos assertions, comme impossibles, que de se donner la peine de les vérifier : un tel procédé est à la portée de tout le monde et satisfait toutes les vanités. Commençons donc par abriter nos quatre propositions sous une autorité qui soit impossible de récuser, sous prétexte de partialité ou d'incompétence. Ecoutez bien, car c'est M. Tommaséo qui parle : « *Le langage corse est un des plus italiens de l'Italie ; il tient le milieu entre le Toscan et le Romain, avec des particularités qui lui sont propres, et qui touchent aux racines intimes de la langue.* » Si ce témoignage, aussi précis qu'imposant, ne procure pas de nombreux lecteurs à cette courte analyse, ce qui est un petit malheur, nous espérons qu'il appellera du moins l'attention de tous sur notre dialecte, et qu'il provoquera de bonnes et consciencieuses études.

Nous nous proposons de revenir sur cette intéressante question, en faisant l'historique du dialecte corse et en résumant les principes généraux qui ont présidé à sa formation.

— II —

A Gênes, à Turin, à Milan, à Venise, à Bologne, à Naples, à Palerme, à Cagliari, dans les quatre-cinquièmes de l'Italie, la langue du peuple est moins pure que celle de nos paysans. Florence et la Toscane, Rome et une partie des Etats de l'Eglise, ont seuls le privilège de marcher avant nous. Cette vérité résulte d'une manière évidente de la comparaison de notre dialecte avec la langue italienne. Mais nous pensons qu'il n'est pas inutile de demander l'explication de ce fait à l'histoire.

Phocéens, Carthaginois, Grecs et autres encore, ont sans doute passé en Corse ; mais leurs temps sont trop éloignés de nous, et leur souvenir s'est effacé de notre histoire. La Corse a toujours fait partie du système politique italien ; c'est là qu'il faut donc chercher la solution de toutes les questions qui se rattachent à notre pays. En faisant la synthèse de l'histoire italienne, on y découvre un fait prépondérant, qui n'a pas été suffisamment étudié. Les divers peuples de l'Italie n'ont jamais cessé de conserver, dans leur homogénéité, une individualité nettement dessinée. Leurs guerres mêmes, n'aboutissaient jamais qu'à des alliances plus intimes, à un échange de produits, de mœurs, de langage. La Corse a naturellement participé à cette situation. On retrouve comme un souvenir

de cette force d'attraction et de répulsion jusque dans la politique, à d'autres égards si absorbante, de Rome. A cause de leur voisinage, Rome et la Corse commencent par tout recevoir de la florissante république des Etrusques. Si Rome réagit plus tard sur le monde entier, elle ne fait que restituer à l'Etrurie un bien qu'elle lui avait pris, et qu'elle a perfectionné. Ces premiers faits suffisent à expliquer l'analogie que M. Tommaseo a saisie entre le Corse, le Romain et le Toscan.

L'empire romain pèse vainement de toute sa grandeur sur cet état de choses ; l'empire romain s'écroule et cet état de choses subsiste encore. Vandales et Musulmans, orages du Nord et lèpres du Sud, se croisent sur le sol italien ; mais s'ils détruisent tout, ils fondent peu ou rien. La Toscane a ses marquis et ses municipes ; la Corse a ses barons et ses communes ; plusieurs seigneurs toscans étendent leur puissance sur la Corse. Notons ce point important : c'est à cette époque que réparaît dans toute sa vigueur le caractère individuel des deux peuples. Pise à un instant la suprématie en Italie. Heureux les peuples dont l'histoire est ennuyeuse, dit un proverbe historique : Pise fait peu de bruit et beaucoup de choses ; elle fonde nos temples, polit nos mœurs, forme notre langue. Gênes succède à Pise. Au rebours de l'axiome moderne, elle ne règne pas. La preuve que la Corse a toujours repoussé toute assimilation avec les marchands de Saint-Georges, n'est pas seulement consignée dans l'histoire ; elle est toute parlante dans notre langue, qui n'a conservé aucun vestige de leur ignoble jargon. (V. la note (1) de la page suiv.)

Nous nous trompons : notre dialecte s'est enrichi du mot « génois » qui résume à lui seul toutes les épithètes odieuses. (1). M. Mattei n'oubliera pas cet adjectif, car un voca-

(1) — A titre de curiosité linguistique, complétons ici la documentation de Campana. Il y a en Corse d'autres locutions proverbiales relatives aux Génois :

— *Un la capisce mancu un Ghjenuvese* se dit d'une chose qui exige de la finesse, de la ruse.

— *Bisogna à piglià u Jenuvese caldu*, Falcucci (*Vocabolario Corso*) traduit ainsi : « il faut battre le fer quand il est chaud. » Ce proverbe signifie plutôt, en tenant compte du sens que peut avoir *caldu* en corse : « Il faut profiter de l'ivresse du Génois », sinon il est trop rusé pour se laisser surprendre.

— Enfin l'expression *divotu e ladru cume un Ghjenuvese* n'a pas besoin de commentaire, pas plus que cette réponse faite dit-on par un enfant auquel on demandait au catéchisme : quels sont nos ennemis ? — *Peste, fame, guerra e Ghjenuvesi*.

Notons aussi que l'adjectif *ghjenuvaisellu* désigne encore aujourd'hui certaines qualités de pommes, de raisins, de vin et que, près de Saint-Florent se trouve une montagne appelée *Monte Jenuva* (cf. le récit historique de J. P. Lucciardi : *A Signora di Monte Jenuva*, dans la *Corse Nouvelle* du 5 janvier 1921).

bulaire comme celui qu'il se propose de faire, est avant tout un monument national. Pendant cette lamentable époque, prêtres, médecins, soldats, tous ceux qui veulent savoir quelque chose, tous ceux qui sont forcés de s'expatrier, vont apprendre leur langue à Pise ou à Rome, et viennent en répan-

(1) — Ici la haine historique contre l'ancien oppresseur — autant que l'insuffisance d'information — a fait méconnaître à Campana la vérité scientifique. Une domination, même intermittente, de plusieurs siècles ne pouvait pas ne pas laisser de traces dans le langage corse. Assez nombreux, en effet, sont les mots de notre dialecte qui, ou bien sont inconnus en toscan alors qu'ils existent en génois, ou bien diffèrent sensiblement du toscan par leur forme ou leur sens tandis que le génois offre avec le corse ces mêmes particularités.

L'importation dans le premier cas, l'influence dans le second, nous semblent indiscutables. En attendant une étude plus complète de ce point intéressant de linguistique corse, voici quelques exemples.

Pour les mots corses, nous avons suivi l'orthographe de l'*Annu Corsu* ; pour les mots génois, ceux du *Dizionario moderno genovese-italiano-italiano-genovese* du prof. G. Frisoni (Gênes. Donat 1910).

Les mots toscans sont les équivalents — les plus proches possible comme forme — des mots corses considérés, et ceux-ci sont en grande partie empruntés au *Vocabolario Corso* de Falcucci. (Voir *Revue*, n^{os} 9 et 10).

CORSE	GÉNOIS	TOSCAN	CORSE	GÉNOIS	TOSCAN
anscià	anscià	ansiare	panizza	panissa	—
bandiretta	bandeta	ventaglio	pappé	papé	carta
buriana	buriana	burrasca	parolla	parolla	parola
buscaglie	buscagge	bruscoli	passamanu	passaman	appoggiatoio
càmula	càmua	tarma	pateca	pateca	cocomero
carbùsgiu	garbuxo	cavolo	pattone	patton	ceffone
carrega	carega	seggiola	peju	peju	annebbiato
carrughju	carugiu	via	puppona	pupponna	bambola
catucciu	cutùcciu	orinale	racambò	recambò	—
chjalza	scersa	gelso	ratellà	ratellà	altercare
chjappillette	ciapellete	zuechero d'orzo	rimiscia	rimescia	rimescolare
chjappuli	ciappi	cocci	rinfriscume	rifrescumme	—
chjavel u	ciavello	foruncolo	scagnu	scagnu	scanno
fantinu	fantin	celibe	scandule	scandole	scheggie
fideli	fidè	vermicelli	sciaccà	sciaccà	schiacciare
figaretu	figaeto	fegato	sciuscia	sciuscia	soffiare
frazzà	frazzà	consumare	sgìo	sciò	signore
fritazzà	frattassà	arricciare	sima	çimma	cima
gnera	gnera	—	stacca	stacca	tasca
grumezzu	brùmezzu	—	stacchetta	stacchetta	bulletta
imbuzancà	buzancà	buggiancare	stralabiu	stralabià	—
liamu	liamme	letame	tianu	tian	tegame
merolle	merolle	emorroidi	torna (adv.)	torna	di nuovo
neghe	naeghe	natiche	trenna	trenna	treccina

dre dans nos campagnes (1). Et voilà pourquoi le Corse est presque du Romain et du Toscan.

Parmi les causes qui influent sur les évolutions des langues et des dialectes, les unes se rapportent au sol et au climat les autres aux institutions politiques ; mais si les premières sont prépondérantes sur les destinées des langues, ce sont les dernières surtout qui assignent leur rôle aux dialectes.

Dans les républiques grecques, les dialectes devaient se développer parallèlement comme leur vie politique ; dans nos associations modernes, la centralisation de la vie politique a pour effet de faire prédominer la langue nationale sur tous les dialectes. En Italie, les apparences semblent en contradiction avec cette loi parce que les effets y sont complexes comme les causes. L'homogénéité du sol, du climat, du tempérament, des mœurs, combinée avec l'individualité politique des divers peuples italiens, devait produire l'unité de race dans la pluralité des dialectes. Il en est des langues comme des industries ; elles ne s'épanouissent volontiers qu'au grand soleil de la liberté. Sous la pression étrangère, en dehors de la Société officielle, il s'est formé une langue que l'on peut appeler celle des aspirations italiennes. Comme au surplus les provinces centrales ont toujours joui d'une certaine autonomie relative, la langue toscane devait dominer les autres de toute la hauteur de son indépendance (2). De sorte que, à défaut d'unité politique, l'unité des aspirations a engendré l'unité de la langue.

Mais la distinction des dialectes n'en a pas moins existé pour cela, il ne leur a manqué que des circonstances plus

(1) — Il ne faut pas exagérer l'influence de ces Corses formés par la culture italienne. Certes ils ont pu la faire connaître autour d'eux. Mais les écoles n'existant pas en Corse à cette époque il ne peut s'agir que d'une influence restreinte, alors qu'il faut expliquer le développement d'une langue parlée par des centaines de milliers d'habitants la plupart illettrés. Il faudrait donc s'arrêter plutôt à l'hypothèse d'une langue corse autochtone submergée, sauf quelques rares îlots encore reconnaissables, par le latin ; langue qui se développe ensuite parallèlement au toscan, en tenant compte dans une certaine mesure des contacts dus aux relations (militaires, commerciales, politiques bien plutôt qu'intellectuelles) de la Corse avec la Toscane. Voir sur cet important sujet mes articles d'*Ajaccio Journal* (4 juillet 1921) et du *Petit Marseillais* (édition corse, 17 septembre 1921) ainsi que ceux de Paul Graziani dans *Ajaccio Journal* des 6 juin, 20 juillet, 12 octobre 1921 et celui d'Ambrosi dans le *Petit Marseillais* (édition corse, 3 octobre 1921).

(2) — La prééminence du toscan, plutôt qu'à cette prétendue autonomie, a été due à deux raisons principales : les formes latines s'y trouvaient beaucoup moins défigurées que dans tous les autres dialectes — le toscan fut la langue de la *Divine Comédie* qui lui donna sa renommée universelle, confirmée ensuite par les œuvres de Pétrarque et de Boccace.

favorables pour lutter avec avantage ; et si, dans leur condition d'infériorité, ils n'ont pas vaincu, plus d'une fois ils ont fait la loi. La langue italienne présente, en effet, ce fait extrêmement remarquable sur lequel nous aurons besoin de revenir qu'un nombre très considérable de mots ont des formes multiples empruntées aux divers dialectes.

Le dialecte corse n'a pas échappé à cette loi. Sans doute la charpente osseuse et les orages de nos montagnes ont contribué à rendre plus vifs, plus décidés, plus mâles, les allures et les accents de notre dialecte, mais notre ciel est assez italien pour que notre langue le soit aussi. Sans doute, les révolutions qui ont passé sur la Corse l'ont violemment séparée de l'Italie, l'ont forcée à vivre de sa vie propre ; mais comme le naufragé qui repousse la vague et s'accroche à la planche du salut, la Corse s'est constamment rattachée à la civilisation de la Toscane. Il serait évidemment injuste de chercher dans le dialecte corse, une unité qui n'a pas existé dans notre vie politique, qui n'existe d'ailleurs dans aucune langue parlée ; mais si au lieu de s'arrêter à une sèche anatomie de notre langue, on en fait une intelligente synthèse, on se convaincra qu'elle est essentiellement italienne ; car comme nous le verrons plus tard, elle a été directement formée du latin, et les mots qui diffèrent du toscan ont le plus souvent l'avantage d'avoir moins dégénéré. (1)

Il nous reste à examiner l'influence que le Corse a très probablement exercée sur le Toscan. Ici, nous invoquerons le témoignage d'un fait très important, quoique les savants l'aient frappé de suspicion. Il résulterait de certaines chartes éditées par le célèbre Muratori (2), qu'il existait autrefois

(1) — Remarque très juste et sur laquelle nous aurons à revenir.

(2) — L. A. Muratori, *opera omnia*. (t. VII. *Antiquitates italicæ mediæ ævi*.) Arretii 1775. Dans sa « *dissertatio trigesima secunda* » consacrée à l'origine de la langue italienne, l'auteur reproduit certaines chartes sardes (dont quelques-unes en dialecte local) et onze documents relatifs à la Corse. Trois sont sans date ; les huit autres portent respectivement celles de 719 — 900 — 936 — 951 — 981 — 1019 — 1021 — 1039. L'authenticité de ces chartes — surtout celle de leurs dates — est très discutable. Il est à noter qu'aucun de ces textes n'a été admis par Monaci dans sa *Crestomazia italiana dei primi secoli* (où la première phrase de « vulgaire » apparaît dans un acte latin de l'an 960). Muratori lui-même reconnaît qu'elles doivent avoir été recopiées à une époque plus récente, ou antéditées. Ces documents sont en latin ; on y trouve, dans la localisation des propriétés en question, de nombreuses indications de villages et de lieux-dits très souvent faciles à reconnaître. On y trouve aussi quelques mots qui ne sont plus du latin et qui constitueraient les premiers témoignages de notre langue écrite (mette in Montalto e falla per lo Rigone ; et... vendiderunt

dans l'île de Monte-Cristo, un couvent de Saint-Mamilien, et que cette abbaye avait plusieurs succursales en Corse, notamment celle de St-Etienne, dans le territoire de Venaco. Malheureusement, les savants ont surpris une contradiction entre un millésime et une indication romaine. Avec leur permission toutefois, les documents respirent un parfum de localité qui mériterait peut-être moins d'assurance et plus d'attention. Entre Corte et Venaco, il y a une chapelle de construction moderne, sans doute ; mais les temps rebâtissent quelquefois ce que les temps ont détruit ; cette chapelle était consacrée à St-Etienne ; le domaine qui l'entoure porte encore aujourd'hui le nom de la *Badia*. Les auteurs apocryphes italiens de ces documents en savaient plus long que nous, jusque sur les noms de nos propriétés : ils étaient, par exemple, de force à deviner qu'entre Ste-Lucie et Tralonca, il y a un passage qui s'appelle la *Iogata* (1).

Muratori fait cette observation curieuse que, si ces chartes sont authentiques, la Corse est la première qui ait employé la langue italienne dans les actes publics. Lorsqu'on compare la langue moitié latine, moitié vulgaire de ces chartes, le style des vieux auteurs italiens et notre dialecte moderne, on est invinciblement frappé de leur air de ressemblance. Nous verrons plus tard qu'un grand nombre de mots ne sont autre chose que des archaïsmes italiens. De ces trois faits combinés, nous croyons pouvoir hardiment déduire qu'il y a eu un moment où la civilisation de notre langue, et par conséquent de notre état social, a précédé celle de la langue et de l'état social de la Toscane (2). Notre pays n'a donc pas été toujours aussi arriéré qu'on se plaît à le dire.

Dans le chapitre suivant, nous examinerons les principes qui régissent la langue italienne et notre dialecte.

(à suivre)

LOUIS CAMPANA

suas possessiones in *Piagia*), si la... nationalité corse du notaire rédacteur était prouvée, ce qui n'est pas le cas. Peut-on, de ces documents, conclure avec Muratori que « la Corse et la Sardaigne furent les premières provinces d'Italie à insérer dans les textes latins de leurs actes publics un certain nombre de mots et de locutions en langue vulgaire ? » Cela peut s'être produit ailleurs dans des actes aujourd'hui disparus. Et de toute façon, la primauté chronologique du « vulgaire » corse serait-elle prouvée que nous n'aurions pas le droit d'en tirer la déduction qu'en tire Campana. Il s'agit là non d'œuvres littéraires mais d'actes notariés qui ne sortaient pas des archives privées et qui, par conséquent, ne peuvent avoir exercé aucune influence sur le toscan.

(1) La charte datée de 719 porte cette indication de lieu : *Actum a Fogata, ubi dicitur Marcorio*.

(2) — Déduction « hardie » en effet...

LA CORSE DANS LES PÉRIODIQUES

L'Établissement des Français en Corse

(1768-1789)

par M. Marius PEYRE (1)

M. Peyre insiste surtout sur la question de la suzeraineté pontificale et sur les débats qui aboutirent à la rédaction de l'indult de 1770 — épisode curieux où s'affirma la souveraineté française, — et il dresse un tableau exact et vivant du clergé corse « ignorant et superstitieux » où se recrutent les « brouillons dangereux », surtout parmi les moines toujours rebelles aux ordres du roi.

Il semble qu'ici M. Peyre ait éprouvé un peu d'embaras pour classer les faits, d'importance diverse, dont il retrouvait dans les *Osservazioni* de Rossi et dans les dossiers des Archives de la Corse la mention et les détails. Il étudie avec un peu de désordre les difficultés que Marbeuf rencontra soit dans la pacification définitive soit dans ses rapports avec quelques-uns de ses officiers. Les paolistes, les mécontents, les « bandits » — je veux dire les exilés, les *outlaws* — maintenaient la terreur et l'insécurité. Contre eux, Marbeuf essaya tour à tour de la persuasion (amnistie à tous les exilés qui n'ont commis aucun crime de droit commun), de la violence (la maréchaussée, les volontaires, le régiment provincial de Sionville), de ces tribunaux de conciliation que furent les juntas, tribunaux « paternels et patriotiques ». Paoli encourage les révoltés, « ne pouvant concevoir pour sa nation une existence heureuse tant qu'il ne serait pas à sa tête » et agit pour le compte de la Grande-Bretagne. Le comte de Narbonne Pelet seconde Marbeuf en arrêtant les parents et les amis des bandits.

Mais il se dresse bientôt contre son chef et tâche de le supplanter. Une cabale voulut le porter au pouvoir et les Etats de 1775 où les Narbonnistes étaient en majorité, rédigèrent une longue liste de griefs contre Marbeuf qui dut aller se défendre à Versailles. Son triomphe fut d'ailleurs complet et coïncida avec l'installation définitive de la colonie grecque à Cargèse : Marbeuf devient marquis de Cargèse (17 juin 1778) et ce titre fut comme « la marque de la faveur royale ». Mais il ne conquiert jamais cette popularité suprême qui met à l'abri des soupçons injurieux l'homme qui en est revêtu : comment expliquer autrement qu'il ait pu être accusé d'avoir pesé sur la justice royale au moment du procès Abbaticchi ? « Marbeuf était certainement incapable d'une telle infamie. Il approuva hautement, en 1782, la décision royale qui cassait le jugement et renvoyait l'affaire au Parlement d'Aix. »

(1) Voir les livraisons précédentes nos 25 et 26.

Quand la guerre éclata dans la Méditerranée entre l'Angleterre et la France alliée de l'Espagne (juin 1779), les espoirs de Paoli furent déçus et l'île ne bougea pas, grâce aux « précautions » de Marbeuf et à la « sage réglementation » imposée par l'intendant. Bientôt « la paix, les meilleures récoltes et l'impulsion du gouvernement » ramènerent les conditions normales de la vie économique et « les CorSES, plus heureux, oublièrent plus aisément la liberté. »

**

Il n'est pas absolument sûr que cette appréciation de M. Peyre soit exacte, mais il est certain qu'on ne saurait trop insister sur les efforts tentés par Marbeuf et les intendants « philosophes » et « physiocrates » pour développer l'agriculture et l'industrie et assurer, suivant un mot souvent employé depuis, le relèvement économique de l'île.

Les CorSES n'aimaient pas le travail de la terre « Était-ce à cause de l'insécurité séculaire de la récolte dans un pays perpétuellement troublé ? Était-ce la faute du châtaignier, de l'olivier, de la vigne qui donnaient presque sans soin leurs fruits précieux ? Était-ce à cause de l'habitude d'éparpiller librement dans les communaux un bétail qui s'élevait seul ? Était-ce l'abondance du gibier ? Quoi qu'il en soit, beaucoup de CorSES passaient leur temps à chasser dans le maquis et à discuter éternellement sur les querelles locales et les fautes du gouvernement, ils fumaient leurs pipes à l'ombre tandis que leurs femmes entretenaient un petit coin de jardin et ils ne daignaient se déranger que pour rentrer les récoltes. » Relever l'agriculture c'était donc faire une œuvre triplement utile : multiplier la richesse, élever le moral du peuple et assurer la pacification.

On vit les commissaires du roi — car il ne s'agit pas seulement de Marbeuf, il s'agit de moins en moins de Marbeuf et de plus en plus des intendants — encourager par des primes l'aménagement des champs et l'adoption de procédés nouveaux. Des plants d'oliviers français sont introduits, le sieur Bertrand construit à Bastia un moulin à la mode française. La culture de la vigne est améliorée, cinq pressoirs sont constitués aux frais du roi, la vigne Bussanèse qui appartenait à l'instruction publique devient un établissement modèle. On assure le développement du cheptel en interdisant l'abattage des bœufs de moins de dix ans, en prohibant l'exportation, en établissant des primes à l'importation. D'intéressants essais ont lieu pour naturaliser des races étrangères. Contre les « méchus champêtres » l'édit de 1771 réglemente sévèrement le libre parcours, l'ordonnance de mars 1772 interdit le défrichement des bois.

Mais, la population restant insuffisante pour assurer la mise en valeur du sol corse, on essaya d'attirer les étrangers. L'édit de juin 1770 accorda des subventions, des exemptions d'impôts aux colons de toute nation qui viendraient se fixer dans l'île ; on facilita les mariages des soldats français avec les femmes corses. On tenta d'établir des Italiens près d'Ajaccio, des Lorrains près de Bastia ; deux essais furent tentés par des particuliers, à la Paratella et à Galeria, Tout fut vain et seul réussit l'établissement des Grecs d'Ajaccio sur le Golfe de Sagone.

On fit beaucoup pour conquérir des terres insalubres et malsaines, pour dessécher les marais, et c'est aux directeurs du Terrier que la Corse est redevable des premiers efforts sérieux et méthodiques entrepris pour l'assainissement de la plaine orientale entre Bastia et le Fiumorbo. Giubega, le parrain de Napoléon, Charles Bonaparte se rendent acquéreurs d'étangs à dessécher et à mettre en culture. Ils répondent aux intentions du roi en organisant des pépinières et en introduisant dans l'île les mûriers blancs. On essaya d'autres cultures industrielles : le tabac, le lin et le chanvre. On crut même bien faire en interdisant la culture des châtaigniers, mais il fallut dès 1773 rapporter l'arrêt de 1771.

Malgré tout, les résultats furent minimes et il y eut des disettes. Manque de capitaux, absence de routes, telles en sont les deux causes essentielles. Du moins il fut fait beaucoup pour faciliter les communications et c'est à Marbeuf que l'on doit, en dehors de la route de Bastia à St Florent, les deux tronçons Bastia-Venaco et Ajaccio-Bocognano dont le raccordement constituera la grande route nationale de Bastia à Ajaccio. Le manque de capitaux empêche l'exploitation suffisante des ressources de la mer (le thon), des côtes (les salines) et du sous-sol (les gîtes de fer et de cuivre ne furent pas touchés). Mais Marbeuf fait venir de Suisse des ouvriers pour essayer les vitres, les porcelaines, les poteries ; de Rossi, colonel du Royal Corse en garnison à Arras, place ses soldats dans les ateliers de la ville pour en faire des cardeurs, des tanneurs, des charpentiers, des tourneurs, des potiers, des serruriers, des taillandiers, etc. L'effort principal du gouvernement porta sur les industries textiles : soieries (avec Brueys qui établit à Bastia une fabrique de bas de soie), étoffes de lin (avec Jacquier, qui d'ailleurs échoua).

Le commerce de l'île reste faible : la Corse ne vend que du bois, des châtaignes, des peaux, de l'huile et du miel, et cela ne représente pas plus de 122.000 livres en 1778 contre une importation de près de 2 millions. Il est intéressant de relever une diminution progressive des achats, correspondant à l'ac-

croissement de la production indigène. « N'y a-t-il pas là une preuve que l'administration française a légèrement relevé la situation économique ? »

De nobles efforts, quelques réalisations et beaucoup d'espoirs, tel était le bilan de l'administration de Marbeuf et quand celui-ci mourut en 1786, « le terrain était déblayé, la route tracée ». L'intendant La Guillaumye et le vicomte de Barrin furent les dignes successeurs de Marbeuf et de Boucheporn, mais la Révolution vint interrompre la tâche commencée. Du moins elle fut accueillie d'enthousiasme par les Corses qui, comme Bonaparte, avaient difficilement supporté, dans leur ombrageuse fierté, les ordres — même bienfaisants — venus de Versailles. « Les Corses ne se sont vraiment donnés à la France qu'après la chute de l'Ancien Régime. »

LOUIS VILLAT.

~~~~~  
COUTUMES CORSES D'ANTAN ET D'AUJOURD'HUI

## Légende et Vérité.

Y-a-t-il un pays qui ait été plus méconnu que la Corse autrefois et qui le reste encore aujourd'hui, de beaucoup ? La plupart des auteurs font de ses habitants des sauvages, grossiers, au caractère farouche, vivant mal, mal vêtus, hostiles à tout progrès. Ils écrivent souvent d'après les récits qu'ils ont lus et qui sont rédigés par des adversaires, ou qui sont rédigés à foison par les tyrans génois.

Il n'est pas douteux que la mauvaise réputation des insulaires est en grande partie le résultat des calomnies inventées par leurs anciens maîtres, ou même par les Feydel, les Volney, et autres continentaux, déçus dans leurs ambitions, quand ce ne sont pas les folliculaires de la Restauration, (1) courtisans des Bourbons, pleins de fiel pour les compatriotes de Napoléon 1<sup>er</sup>.

Or, une nation sauvage se caractérise généralement par l'ignorance de ses membres ou la grossièreté de sa vie matérielle. Étaient-ce vraiment là les traits fondamentaux des contemporains de Pascal Paoli ? Ne parlons pas de lui, qui grâce à l'exil, put fréquenter les cours célèbres des maîtres napolitains. Mais les insulaires qui restèrent fixés dans leur petite patrie ne furent pas privés de toute instruction. Le Clergé régulier, les Franciscains en particulier, furent pour eux de bons instituteurs et dans chaque couvent une école existait.

(1) *Mémoires sur la Corse* de M. Réalier-Dumas. 1819.

C'est un peu pour cela que les moines jouissent au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une popularité si grande qu'on ne peut pas dire qu'elle ait, cent cinquante ans plus tard, complètement disparu. Le succès de Cursay, qui en 1751, réussit à créer une Académie littéraire avec des Corses, puis à obtenir de ces Vagabonds une production abondante, qui n'est pas sans mérites ; le succès de Paoli, qui fonda à Corte une université, dont les cours furent suivis par de nombreux élèves, ne montre-t-il pas qu'il existait en Corse un mouvement intellectuel capable d'empêcher les habitants de croupir dans l'ignorance.

Certes, un peuple d'où sortirent au XVIII<sup>e</sup> siècle tant d'hommes éloquents, d'écrivains, de diplomates, n'était pas un ramassis de barbares. Ce Giafferi qui rédigea l'appel si émouvant des Corses à leurs frères du continent en 1732 ; ce chanoine Orliconi, pèlerin du patriotisme, qui parcourut l'Europe pour y trouver un défenseur ; cet abbé Natali, auteur du *Curzio Tulliano* ; cet abbé Salvini auquel nous devons l'émouvant plaidoyer qui a nom *Giustificazione della Rivoluzione de Corsica* ; ce père Giudicelli, secrétaire de Paoli ; ce père Mariani, professeur éloquent et recteur de l'Université cortenaise (j'en passe et des célèbres) étaient des hommes instruits, dignes de figurer dans la compagnie des littérateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, les fils d'une Corse qu'on disait ignorante.

Était-elle grossière ? Son costume, ses mœurs, sa manière de vivre peuvent nous l'indiquer. Le premier a surpris bien des continentaux par sa simplicité. Surprise irrésistible, car il convient à un peuple qui ignore le luxe, mène sur les montagnes une existence pastorale et à qui les Génois ont interdit tout commerce. Il est à la fois peu coûteux et pratique, adapté au climat et chaste pour les femmes.

Beaucoup d'auteurs l'ont décrit, et nous le connaissons.

« Les hommes, dit le père de Singlande, qui visita la Corse en 1738, (1) portent au lieu de chapeaux des bonnets de grosse laine de la couleur de leur veste (qui est brune) ; sous leur manteau écourté ils ont une camisole de mauvais drap jaune ou rouge avec une veste de pareille étoffe. Ils ont tous des bottines. Pour les montagnards, ils portent des guêtres de peau de chèvre dont le poil est en dehors. Leur chaussure répond au reste de leur habillement ; ce sont d'informes souliers plats, dont le cuir n'est point corroyé et qu'ils garnissent de clous pour se soutenir plus aisément sur le penchant de leurs montagnes et des précipices qu'il leur faut sans cesse parcourir.

(1) *Mémoires et Voyages* ; Paris, chez Delalain, 1745. Petit in 16.

Leurs femmes ont les cheveux tressés et un béguin rond de toile blanche. Elles portent un petit juste de soie ou de drap rouge et deux jupons bleus ; elles en retroussent un sur leur tête, qui leur sert alors de voile ; et lorsqu'elles rentrent dans leur maison, elles le rabaisent et laissent voir un corset d'assez belle étoffe, avec un mouchoir fin sur leur col. Leur tête est ornée d'une espèce de petit toquet avec une pointe penchée vers l'œil gauche ce qui donne aux jeunes personnes un air assez avenant. La couleur des jupes est la même pour les femmes et les filles. Celles-ci, qui paraissent rarement seules dans les rues, ont des bas rouges et des souliers dont le dessus est d'étoffe de soie. »

Cette description est complétée par quelques réflexions sur les mœurs des habitants. Elles sont humaines. Le respect de la femme, l'amour de la famille, l'observation scrupuleuse des lois de l'hospitalité sont des qualités reconnues par la majorité des voyageurs. L'ivresse y est inconnue, bien que le vin abonde, et mérite d'être comparé aux crus les plus célèbres de France et d'Italie.

La Corse peut donner, écrit Boswell qui visita la Corse en 1766, (1) une abondance de vins excellents. On fait à Capo corso deux sortes de vin blanc, dont l'un a beaucoup de rapport au Malaga et l'autre au Frontignan. A Furiani, on fait un vin blanc qu'on peut boire pour du Syracuse, excepté qu'il n'est pas tout à fait aussi doux, mais qui, tout compté, lui est préférable. Dans quelques villages on fait un vin blanc d'une douceur exquise, très ressemblant au Tokay. A Vescovato et à Campoloro, on en recueille qui a le goût du Bourgogne.

Il est réellement merveilleux qu'une si légère différence de terroir et d'exposition, quoique souvent du même plant, opère des diversités si considérables. Je pense qu'on pourrait faire en Corse de très bons vins de table qui tiendraient le milieu entre le claret et le Bourgogne.

Le sieur Dupuy, qui n'est pourtant pas aimable pour la Corse, reconnaît que ces vins « allaient de pair avec ceux de Falerne, de Chypre, de Syracuse et de Malaga (2) ».

Région de vignobles et pays du bon vin, la Corse a ce qu'il faut pour faire une bonne chère. Les habitants savent-ils en tirer le parti qui convient ? Leur nourriture était-elle grossière ? Car c'est ici le lieu de répéter : « Dis-moi comment tu manges, je te dirai qui tu es ». Il nous est assez facile de savoir ce qu'étaient les repas des Corses d'autrefois, car ils nous sont souvent décrits par des voyageurs continentaux. Au temps de Paoli, Boswell rend visite au recteur de Cuttoli.

(1) *Etat de la Corse, suivi d'un journal d'un voyage dans l'isle*. Tome II, p. 36, édité à Londres en 1769.

(2) *Essai chronologique, historique et politique sur l'isle de Corse*, à Paris, chez Bastien, 1776. Petit in-12.

C'était un ermite digne des anciens Romains, qui me donna une collation d'œufs, de chatagnes, de vin, de jambon et d'autres vi-  
vres.

Pour un ermite, c'est déjà bien. Mais le seigneur Barbaggi, neveu du Paoli et personnage considérable de l'île, fit beau-  
coup mieux les choses. Il lui servit à dîner :

« Douze plats très bien apprêtés et servis en porcelaine de Saxe, avec un dessert et différentes sortes de vins et de liqueurs, tous produits de la Corse ». Et il ajoute : « Sa femme est fort jolie, fort aimable, mais d'une grande réserve, et jeme demande dans quel pays on pourrait trouver autant de luxe, malgré la pauvreté et la tempé-  
rance des Corses, dont on parle, (p. 183) ».

Boswell, dira-t-on, est suspect de partialité parce qu'il admire trop les Corses, et que presque malgré lui, il s'émerveille de tout ce qu'il voit dans l'île. Laissons donc cet Anglais. Adressons-nous au Français, qu'était l'abbé Gaudin. Nous avons de cet ecclésiastique, vicaire-général du Nebbio, un récit détaillé du voyage qu'il fit, vers 1785, en compagnie de quelques uns de ses compatriotes, dans l'une des régions réputées les plus sauvages de la Corse, le Niolo « car il n'est peut-être pas de pays où l'on voyage maintenant avec plus de sûreté qu'en Corse ». On y trouve le détail des réceptions qui leur furent faites.

A Castirla « où mille rocs suspendus menacent de leur chute le voyageur et l'habitant », ils furent reçus par l'abbé Thadei, comme on l'est toujours en Corse.

La table est toujours abondamment servie : le poste du maître est derrière celui qu'il veut honorer, et il le sert avec les soins les plus attentifs : les autres convives se placent sans étiquette, autant que la table peut les recevoir, car leur nombre est ordinairement plus grand. Ils sont servis par ceux qui n'ont pu y trouver place ; mais dès que le repas est fini la scène change. On apporte de nouveaux mets : l'hôte et ceux qui n'ont point mangé prennent la place des autres et là sont servis à leur tour. Ce sont des espèces de saturnales... la gaieté est bruyante, mais elle est sans éclat et sans désordre : car il est presque sans exemple dans la Corse que les plaisirs de la table y conduisent à quelque excès (1) ».

Arrivés au Niolo, Grimaldi, commissaire de la junte, (tribunal de police et de correction érigé en 1772) les emmène chez lui.

Sitôt que le Commissaire  
Dans sa maison nous eut admis,  
Cailles, lièvres et perdrix,  
Et truites de toute manière,

(1) *Voyage en Corse et vues politiques sur l'amélioration de cette île.* Paris, chez Lefèvre, 1787.

Très bon mouton, gras mouffolis,  
Le tout apprêté par Ninis  
Nous composèrent grande chère (1).

Ces festins enchantent le bon vicaire mais ne le surprenent pas. En bon observateur, il a remarqué en effet que :

Malgré l'apparence de misère, les habitants sont réellement moins malheureux que la plupart de ceux des campagnes françaises ; ils sont en général plus instruits, puisqu'il n'en est aucun qui ne sache lire ou écrire ; on n'y voit point de mendiants, et il n'y a presque personne qui ne puisse vivre de sa petite propriété (2).

Que pourrait-on ajouter à ce jugement d'un Français sérieux et instruit ? Nous ne pouvons plus douter que les Corses de la moyenne société n'étaient ni barbares, ni ignorants, ni grossiers, qu'ils savaient bien manger et traiter leurs hôtes avec l'urbanité qui convient à des gens de bonne éducation. Les citations extraites de Gaudin pourraient donc suffire, si nous n'avions pas mieux. C'est le récit inédit d'un dîner qui fut offert dans le village de Venzolasca à quelques officiers français, à l'occasion de la fête locale. Tout y est noté, le service comme la cuisine, la place des convives même, comme leurs attitudes. C'est là un trait de mœurs pris sur le vif, et comme ce document est inédit, nous le donnons in-extenso.

### Description d'un festin

**Donné à Venzolasca, le 13 décembre 1771.**

Jour de Sainte Lucie, patronne du village (*sic*).

La table avait vingt et un pieds de long sur trois pieds de large et était bordée de vingt et un couverts. Dix curés, sept Récolets ou capucins et quatre séculiers occupaient (*sic*) chacune des places. Le piévan, deux officiers français, le directeur de l'hôpital et le curé de Vescovato étaient placés au haut bout, c'est (*sic*) à dire au côté opposé à la porte d'entrée de l'appartement. Les moines étaient ensemble et sur un même rang. Les autres convives s'étaient placés indifféremment (*sic*). Le haut bout se servait de couverts d'argent, il y avait même une cuillère à ragout de ce métal vis-à-vis de ce lieu d'honneur et comme on avait soin de la récurer à tous les services, à chaque service aussy, elle reparaissait. Les autres convives se servirent de cuillers et de fourchettes de bois toutes neuves, et il est de règle que dans les repas de cérémonie la vaisselle soit neuve. Le maître du logis a grand soin de la faire refondre ou fabriquer pour les jours de magnificence.

Tout étant disposé, on vit à la très grande satisfaction de l'assemblée ce qui devait faire le sujet de son attention dans l'ordre qui suit.

(1) Page 125 et suivantes

(2) Ouvrage cité, page 170.

## ESÈCE DE METS.

| Numéros des Services | Nombres de Plats |                                                                                                                                                                               |
|----------------------|------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1                    | 4                | Soupe au poisson saupoudré de fromages                                                                                                                                        |
| 2                    | 3                | Débris de poissons qui avaient servi à faire la soupe.                                                                                                                        |
| 3                    | 3                | Gamelles de pâtes d'Italie au safran.                                                                                                                                         |
| 4                    | 3                | Mathelotes de poisson apprêtées à l'huile.                                                                                                                                    |
| 5                    | 2                | L'un d'un Mulet bouilli avec une sauce à l'huile et l'autre d'un rouget flanqué de deux petits poissons de la même qualité que le premier et accomodé ( <i>sic</i> ) de même. |
| 6                    | 3                | de morue au fromage.                                                                                                                                                          |
| 7                    | 3                | de truite à la matelotte à la quintessence.                                                                                                                                   |
| 8                    | 3                | de choux coupés par quartiers farcis d'œufs et de fromage.                                                                                                                    |
| 9                    | 3                | de sellery confits dans l'huile et le vinaigre.                                                                                                                               |
| 10                   | 3                | de rougets frits.                                                                                                                                                             |
| 11                   | 3                | d'anguilles au court bouillon.                                                                                                                                                |
| 12                   | 3                | d'anguilles rôties à la broche.                                                                                                                                               |
| 13                   | 3                | de langoustes à l'huile et au vinaigre ornées de fines herbes.                                                                                                                |
| 14                   | 3                | Corbeilles de beignets au citron confit avec une main en pâtisserie dont l'emblème était <i>pressés</i> , suivant l'explication des plus érudits de l'assemblée.              |
| 15                   | 3                | Corbeilles remplies de noix, figes, pommes.                                                                                                                                   |

L'assemblée corse mangea avec assez d'appétit et une admiration continue de la multiplicité des plats et de leur excellence. Les moines même qui étaient en carême avaient fait la veille double abstinence pour pouvoir répondre aux sollicitations réitérées de l'abbé Paoli amphytrion. Le piévan Viterbi, recteur de Penta, entonnait à chaque service le cantique « *strepite gentes.* » l'assistance répondait en corps et en chorus « *de crastina die non est Cogitandum* : on finit par rendre grâces à Dieu d'une aussi belle fête. On servit du pain français au haut bout ; des vins du pays rouges et blancs furent prodigués, on passa au piévan une bouteille de vin de liqueur rouge que l'on disait être de France, mais que les Français ne connurent pas. Le repas fut couronné par 4 à 5 tapettes de fenouil qui coururent là autour de la table.

Ce détail est fait par M. de Grandval, officier au Régiment de Berry, acteur dans cette pieuse orgie, où il fut invité par le curé. (1)

(1) Document extrait des notes en 4 volumes, recueillies par Pascal de Kerenveyer, major du régiment du Berry, ayant rang de Colonel. Il fut pendant les années 1771, 1772, 1773, en garnison en Corse et occupa ses loisirs à recopier les documents, à dessiner les monuments qu'il trouva ou qu'on lui indiqua. C'est une mine précieuse, manuscrite et difficile à lire, que le docteur Mattei eut la bonne fortune de découvrir à Paris, d'acquérir aussitôt et qu'il légua à sa mort à la Bibliothèque de Bastia, où les 4 volumes se trouvent.

Il nous semble inutile de commenter ce texte assez clair par lui-même. Remarquons seulement que cette bonne chère, raffinée, abondante, a pour base le poisson. Le maître d'hôtel réussit, sans aucune viande, à varier ses plats avec l'ingéniosité non de l'apprenti, mais du professionnel. Preuve bien évidente qu'il avait l'habitude de traiter convenablement ses maîtres. Des hommes qui se nourrissent avec cette recherche sont bien des délicats, des gourmets, dont le goût témoigne d'une civilisation qui n'a rien de barbare.

Nous en avons assez dit pour avoir le droit de conclure que les Corses n'étaient pas au XVIII<sup>e</sup> siècle, malgré l'affirmation contraire des Dupuy ou des Feydel, une nation grossière, inculte et sauvage, telle que la présentait encore au XIX<sup>e</sup> un Réalier-Dumas, ancien conseiller à la Cour de Bastia. Amoureux de l'étude, friands de bons repas, les Corses ont une civilisation digne des nations qu'on dit plus civilisées. Mais il y a des légendes, qu'on s'acharne à tuer et qui toujours reparaissent. Efforçons-nous quand même, patiemment et à l'aide des documents, de détruire des erreurs qui persistent à travers le XIX<sup>e</sup> siècle et que le XX<sup>e</sup> accueille encore sans critique.

A. AMBROSI-R.

---

## OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

### « Les nôtres en Corse »

(Un livre Serbe sur la Corse)

De 1916 à 1919 de nombreux réfugiés Serbes ont été hospitalisés en Corse. La population de l'île a conservé un souvenir impérissable des étrangers orientaux que les hasards d'un bouleversement mondial conduisaient chez elle. Nul n'oubliera leur débarquement, leur lente assimilation à nos mœurs insulaires, l'apparence de gaieté qu'ils voulaient conserver en face de leur tragique destinée, leur volonté courageuse de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ce que nous admirions en eux c'était l'indéfectible attachement à la patrie lointaine, l'incroyable besoin de vivre, de penser, de chanter, de prier comme si la Choumadia et le Danube étaient encore près d'eux, cette inimaginable continuité d'existence serbe qui se prolongeait à des milliers de kilomètres de la terre natale. Tout cela donnait une étrange impression de vitalité, le libre esprit de la Serbie se retrempait au soleil de Corse. Les Serbes, repartis dans les Balkans, allaient-ils perdre de vue l'île hospitalière ? J'ai quelquefois entendu dire que notre hospitalité demeurait vaine : la paix revenue, di-

sait-on, on a oublié du côté de Belgrade les services rendus au temps de la souffrance. Mais non, les Serbes se souviennent. Je me suis même laissé dire, que parmi les anciens réfugiés revenus de France, ceux qui ont vécu en Corse sont encore plus unis que les autres et que le souvenir commun de l'île parfumée entretient parmi eux une certaine communauté de pensées et de sentiments ! Le souvenir en eux est encore tout vibrant. Et l'amour qu'ils portent à Cyrnos n'est pas purement négatif : il s'agit d'un amour actif, agissant. Ils ne veulent pas oublier. De cette volonté de souvenir est né un livre que M. *Michel Djokitch* vient de publier.

*Nachi na Korzichi* (Les nôtres en Corse) tel est le titre de cet ouvrage. Le volume se compose de 128 pages, de nombreuses vues de l'île ou de héros insulaires, et d'une carte fort curieuse où les noms Corses sont écrits en Serbe (1). L'auteur prépare, dit-il, un second volume. Souhaitons que les circonstances permettent à cet homme de bonne volonté de mener à bien son œuvre. Nous l'engageons pour notre part à ne pas désespérer. Que tous les amis de la Corse aujourd'hui retournés en Serbie s'unissent pour soutenir l'auteur dans la campagne de reconnaissance qu'il vient d'entreprendre.

La première page représente une jeune fille, portant le costume national serbe, qui tend à la Corse la couronne du Souvenir. Et voici de quelles paroles l'auteur accompagne cette figure :

### Honneur aux enfants de la Corse !

Dans les plus terribles jours de la nation Serbe, quand de toute leur puissance, deux empires s'étaient jetés sur elle, deux empires qui possédaient plus de soldats que la Serbie n'avait d'habitants, et quand la Bulgarie traîtresse l'attaquait dans le dos —

Dans ces temps épouvantables, lorsque la Serbie s'écroulait, que le peuple fuyait devant un ennemi qui détruisait et brûlait villages, églises, écoles et martyrisait sauvagement une population sans défense —

Une partie de notre peuple, chassé de sa patrie, errant sur la vaste mer et à travers le monde, trouva un refuge dans la divine et féérique île de Corse.

L'amour et l'affabilité des enfants de la Corse, dans ces jours terribles, ont été grands et sans bornes. Pendant trois années, par une noble rivalité, chacun s'efforça de devenir là-bas, le meilleur Samaritain. Cet amour, le temps ne peut pas l'effacer. Il ne s'oubliera jamais.

Et ce livre, qui veut présenter les Corses aux Serbes, est issu de ce pur amour et de notre reconnaissance envers les fils de la

(1) Editée à Belgrade, Impr. « Procoeta » A. D., 128 pages, 85 vues ou dessins et cartes, prix : 20 Dinars, (environ 5 francs).

Corse. Les Serbes, qui dans leur malheur étaient heureux de s'abriter en Corse, ne pourront jamais oublier. Ceux qui n'ont pas vu ce dévouement, l'apprendront dans ce livre : avec quel fraternel amour nous étions reçus dans cette Corse qui est si belle, si chère...

Le chapeau à la main inclinons-nous devant cette charité divine et tous ensemble nous crions !

*Honneur et merci à la bonté et à la noblesse de cœur des fils de la Corse !* »

Le reste de l'ouvrage se présente sous forme de lettres écrites de Corse à des amis ou à des parents. La première est datée de Bastia, avril 1916. Elle débute par une description enthousiaste de la mer en présence de laquelle l'auteur paraît ressentir l'exaltation des compagnons de Xénophon à la vue de la « Thalassa ». Et nous voilà à Bastia. La curiosité du nouvel arrivant porte sur tout : géographie de l'île ; détails sur le relief, le climat, la flore, la faune, Histoire des habitants : Sampiéro paraît particulièrement sympathique au voyageur et il s'étend longuement sur son histoire ; Paoli l'intéresse et il rappelle les débuts de l'administration française en Corse. Il parle ensuite de Bastia et naturellement ne peut négliger le « libeccio ». Puis il rapporte quelques histoires de bandits, de « Haidouks » qui lui rappellent sans doute certains héros légendaires de l'histoire Serbe. Il visite ensuite le cap, et l'auteur ne peut s'empêcher de publier une vue du village de La Vasina et de son sanctuaire populaire.

La seconde lettre est datée d'Ajaccio. Mai 1916. Dès les premiers mots M. Djokitch montre son enthousiasme pour le pays où est né le plus grand génie militaire (gde je nai-  
vetchi vojntichki Genije), Napoléon Bonaparte. L'admiration n'est pas surprenante de la part d'un Serbe qui porte au fond de lui-même les aptitudes militaires devenues légendaires depuis la dernière guerre. Aussi les temps tragiques de notre histoire l'émeuvent-ils : il décrit les tours qui subsistent des périodes si dures du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle ! Castello, Capo di Muro, Miomo, Campitello. Il évoque aussi l'héroïsme actuel des Corses : « Maintenant, dit-il, les flèches ne traversent plus l'air, les cordes de l'arc ne sont plus tendues ; tout est calme en Corse. Mais le temps a apporté à ce peuple d'autres souffrances et d'autres misères. A cette heure les fils de ses montagnes sont à Verdun, sur la Somme et à Salonique. Les flèches empoisonnantes, les hallebardes pointues sont remplacées par les canons, les mitrailleuses, les sous-marins et les gaz asphyxiants. »

La troisième lettre est datée de Corté. L'auteur veut tout visiter, et les montagnes et les plaines, la côte et l'intérieur. La citadelle de Corté le frappe et l'histoire de Gaffori le pas-

sionne. Puis il va à Bastelica, admire le site et le paysage et reproduit fidèlement l'inscription que porte le socle de la statue de Sampiero. Dans la même lettre il parle de Cargèse et des villages que l'on rencontre sur la route qui mène à la colonie grecque. Le livre prend fin sur l'histoire de ce jeune héros Corse qui mourut le 2 décembre 1796 et dont la conduite fut si brillante à Huningue, le général Abbatucci.

Tout cela est rapporté vivement, lestement, avec un ardent désir de s'instruire et d'instruire. L'observateur n'a rien voulu négliger ; il analyse l'état économique de l'île comme il effeuille les terribles pages de notre histoire. Il comprend très bien que la Corse est quelque chose à part dans le monde français, et qu'il faut considérer l'île comme douée d'une personnalité très nettement déterminée. Cet esprit averti a saisi ce qu'il y avait de particulier dans notre antique civilisation. L'ouvrage est écrit simplement : il n'a pas voulu, dit-il, compliquer de vaine rhétorique les expressions simples et sincères que trouvait sa plume pour expliquer son admiration. Et de cela aussi il faut lui être reconnaissant : car sa simplicité portera plus facilement chez ses lecteurs Serbes.

Nous sommes heureux, quant à nous, qui connaissons les Serbes et l'attachement qu'ils ont conservé à notre île de voir qu'il s'est trouvé parmi eux une âme élevée et une plume avertie pour clamer son admiration. Ceux qui se rappellent le printemps de 1916, le temps où paraissaient en Corse des pages Serbes, quand le *Colombo* offrait l'hospitalité de ses colonnes à l'usage des réfugiés, quand la population admirative applaudissait aux représentations de Djido, ceux qui se rappellent les Slava et les Saint-Siva ceux-là remercieront Djokitch d'avoir laissé un peu de leur émotion flotter dans les lignes de son ouvrage. (1).

A. ALBITRECCIA.

Agrégé de l'Université.

---

## ETUDES HISTORIQUES

### LA CROCETTA. — Document inédit.

Au cours de récentes recherches que nous avons faites en vue d'une édition considérablement accrue de notre « *Monographie de Borgo* », publiée en 1912 (2), nous avons été assez heureux pour mettre la main sur un document qui nous a paru revêtir une réelle importance. C'est une lettre rédigée en italien, portant la signature du général de division Vaubois et adressée le 13 nivôse de l'an VI au Commissaire du pou-

(1) Je n'ai pas l'honneur de connaître M. Djokitch.

(2) Mattei N. *Monographie de la Commune de Borgo*, broch. in-8, 2 fr. 50. L'auteur est lauréat de la Société nationale pour l'enseignement de l'histoire locale. (N. d. l. D.)

voir exécutif du canton de Borgo. Nous en donnons ci-après la traduction littérale (1).

Je suis infiniment content de la résistance des habitants de Borgo ; qu'ils continuent à se montrer fidèles à la République ; non seulement le général Casalta n'a rien à craindre, mais contre ces infâmes rebelles s'avancent des forces suffisantes pour les faire repentir de leurs crimes.

La République sera informée de la belle conduite des habitants de Borgo. Les infâmes chefs des rebelles font circuler toutes sortes de mensonges ; rappelez-vous que ces séditeux sont des émigrés et des gens condamnés par la justice ; ils subiront le sort qui leur est réservé. Mort à ces misérables ; justice, et protection et aide aux bons républicains.

Salut et amitié, VAUBOIS.

A quel propos et pour quelles raisons cette lettre avait-elle été écrite ? Telle est la question que nous nous sommes posée et que nous allons tâcher d'expliquer à nos lecteurs.

C'était en 1798. Le gouvernement du Directoire menacé par la faillite financière, exploité par quelques hommes avides des jouissances dont la Convention les avait privés, miné par les complots royalistes ou jacobins, perdait tout crédit et tout prestige. Les désordres qui se produisaient à Paris par la faute de ce Gouvernement désemparé, l'arrivée sur les côtes de Corse de la flotte de Nelson qui était aux trousses de Bonaparte en route pour l'Égypte, le décret qui ordonnait la déportation des prêtres réfractaires et frappait d'expulsion les émigrés revenus en France, provoquèrent en Corse une grosse agitation. Les meneurs de l'*En deçà* prétendaient prendre la défense de la Croix et de la Religion qu'ils présentaient comme sérieusement en danger et distribuaient en signe de ralliement une petite croix blanche (*crocetta*) qu'on fixait au béret. Ils pensèrent donner à la révolte plus de cohésion et de force en faisant élire comme chef le général Augustin Giafferi, alors âgé de quatre-vingts ans, fils du fameux Louis Giafferi, de Talasani, le héros de 1729. Il avait servi auprès de son père à Naples, occupé les différents grades jusqu'à celui de général de brigade, et était revenu en Corse en 1790.

(1) *Texte de la lettre* : Bastia, 13 Nivoso. — Al commissario del Patere esecutiyo del Cantone di Mariana.

Sono infinitamente contento della resistenza dell'abitanti del Borgo, che essi continuino a mostrarsi fideli alla Repubblica ; non solamente il generale Casalta non ha niente a temere, ma si avanzano contro questi infami Rebelli delle forse capaci di farli ripentire dei loro delitti ; la Repubblica sara informata della bona condotta dell'abitanti del Borgo.

L'infami capi dei Rebelli fanno circolare ogni sorte di menzogne, riflettete che questi sediziosi sono dell'emigrati e della gente condannate dalla giustizia, egli subiranno la sorte che gli è destinata, morte a questi miserabili, giustizia protezione e sostegno ai boni Republicanì. Salute e amicizia, VAUBOIS.

rappelé par l'amitié de Paoli. Il vivait donc tranquillement chez lui de la pension que lui servait le roi de Naples, quand les révoltés de la Terre du Commun vinrent faire appel à son dévouement.

Ils lui représentèrent que la Corse était tyrannisée comme au temps des Génois, qu'on cherchait à détruire sa religion par des actes de sévérité contre les ecclésiastiques et à pousser vers l'exil les meilleurs de ses habitants, malgré les promesses d'amnistie. Ils ajoutèrent que les impôts avaient pris le caractère d'extorsion, que quelques nouveaux venus forgeaient les chaînes de la Corse, que les persécutions devenaient intolérables et qu'il fallait se défendre. Giafferi, ému jusqu'aux larmes, essaya de refuser la direction de la révolte qu'on lui proposait, en invoquant son grand âge ; mais leurs instances furent tellement pressantes, qu'il finit par l'accepter. Son nom disait-on, devait être une cause d'union. On le mena à Saint-Antoine de Casabianca où un conseil de régence fut élu avec Denys Gavini, Ferrandi de la Pietra, Ange Raffaelli, Casale, Giovannoni et le curé Casalta. Beaucoup de curés prêtaient, en effet, leurs concours et on ajoutait que l'évêque de Mariana, Verclos, avait promis sa bénédiction et 40 jours d'indulgence aux insurgés. Ceux-ci qui avaient donc mis à leur tête Giafferi et donné à la révolte le nom de « La Crocetta », en informèrent Bastia et réclamèrent les satisfactions dues à leurs sentiments religieux. —

Le pouvoir exécutif du département du Golo y répondit en détachant un poste au pont du Lago Benedetto pour arrêter la marche des insurgés. Ce furent ces derniers, au contraire, qui enlevèrent le poste, le conduisirent à Saint-Antoine et le remirent en liberté sain et sauf au bout de huit jours.

Le général de division Vaubois (1) était commandant en chef dans l'« Isle de Corse ». Il aurait voulu agir par la douceur. Il avait promis d'examiner avec bienveillance les réclamations faites si les insurgés restaient chez eux. Mais Lucien Bonaparte qui était à Bastia en qualité de Commissaire ordonnateur des deux départements de Golo et Liamone, le blâma et l'obligea à prendre les mesures énergiques.

---

(1) Claude-Henri-Belgrand, comte de Vaubois, général français, naquit à Longchamp (Aube) en 1748 ; il mourut à Beauvais (Oise) en 1839. Avant la révolution, il était capitaine d'artillerie. Il servit en 1793 à l'armée des Alpes puis au siège de Lyon.

Pendant la Campagne d'Italie, il se distingua à Arcole, puis suivit Bonaparte en Egypte. Nommé gouverneur de l'île de Malte, il ne la rendit aux Anglais que le 4 septembre 1800, après avoir perdu la moitié de sa garnison et rejeté huit sommations.

Comme membre du Sénat conservateur, il vota la déchéance de l'Empereur, ce qui lui valut d'être nommé par Louis XVIII pair de France et Chevalier de St-Louis. Il vota enfin pour la mort du maréchal Ney et fut mis à la retraite en 1817.

Le général Casalta (1) fut chargé par lui d'arrêter la marche des révoltés qui menaçaient le Nebbio, qui avaient essayé de surprendre Vescovato et assiégeaient Corte et l'île Rousse. C'est à ce moment que se place la lettre du général Vaubois, 13 nivôse an VI<sup>e</sup> de la République. Il félicite les habitants de Borgo qui n'ont pas adhéré à la révolte et ainsi couvert la route de Bastia. A titre d'encouragement à persévérer dans cette voie, il juge prudent d'annoncer au Commandant de la région de Mariana, que le général Casalta est en mesure de refouler les insurgés qui seront sévèrement punis, promettant d'autre part aide et protection aux bons républicains.

A Murato, les insurgés furent battus et chacun d'eux s'empressa de prendre la fuite pour échapper au châtiement qui était la mort. Un curé, resté prisonnier, fut transporté au Couvent de Murato, où il mourut avant son exécution. L'évêque Verclos l'appelle un martyr.

La seule est la plus intéressante victime fut le général Giasserì. Il s'était retiré seul à La Porta et l'on disait que ses partisans l'avaient abandonné ; il est plus probable que, pourchassés par les républicains, ils avaient dû pourvoir à leur propre sécurité. Certains avis conseillaient au général d'en faire autant, mais il les avait négligés. Les uns prétendent que ses ennemis le surprirent alors que, sur un mauvais cheval, il essayait de quitter La Porta ; d'autres, au contraire, qu'il était à sa fenêtre et faisait signe à une petite troupe armée d'accourir auprès de lui, ne se doutant pas que c'étaient les soldats chargés de l'arrêter.

Conduit à Bastia sans qu'on eût tenté de le défendre, il reçut dans sa prison de la Citadelle la visite de Vaubois qui voulut pour le sauver, obtenir de lui une déclaration permettant de croire qu'il avait été contraint d'accepter la direction de la révolte. Giasserì refusa de mentir et affirma qu'il avait accueilli son élection avec joie, dans la persuasion où il était que la patrie avait besoin d'être délivrée de ses tyrans ;

(1) Casalta Antoine Philippe, naquit à Bastia en 1760 ; il y mourut en 1847. Partisan enthousiaste des révolutionnaires ; il organisa à Bastia les milices nationales. Bonaparte le tenait en très haute estime. Après l'avoir attaché à son Etat-Major dès le début de la campagne d'Italie, il le mit ensuite à la tête des troupes chargées de comprimer l'insurrection fomentée en Corse par les Anglais. Admirablement secondé par les patriotes républicains dont il avait toute la confiance, il prend Bastia et St. Florent et force le vice-roi sir Gilbert Elliot à s'embarquer. Il se rend ensuite précipitamment à Bonifacio dont il s'empare, occupe l'île de la Madeleine et achève la pacification de l'île de Corse. Au moment du départ de l'île d'Elbe, en 1815, il souleva son pays natal en faveur de Napoléon et il fut nommé président de la junte provisoire. A la seconde restauration Casalta rentra dans la vie privée, mais en 1830 il fut retraité avec le grade de Maréchal de Camp.

et qu'il regrettait de n'avoir pu faire plus que ce lui permettait son grand âge ; quant à la mort, il ne la craignait pas et l'attendait depuis 80 ans.

Vaubois se retira désolé et lui envoya un prêtre. « Etes-vous jureur ou non ? » lui demanda Giasseri. Et sur la réponse que le prêtre avait prêté serment de fidélité à la constitution civile du clergé, le général refusa de se laisser assister.

Il mourut courageusement fusillé à Bastia, place St Nicolas, le 21 février 1793, regretté par tous et avec lui s'éteignit la révolte qui avait subi un nouvel échec à Corte. « Cette vieille carcasse, disait Vaubois, a eu le courage de braver la République et la mort. » Le village de Vezzani où s'étaient retirés les révoltés fut brûlé ; plusieurs personnages furent exilés et l'ordre fut rétabli.

Nonce MATTÉI

---

### LA CORSE DANS LES PÉRIODIQUES

#### **NŒTINGER (Fernand) : Le Niolo (1).**

L'ancienne piève de Niolo — aujourd'hui canton de Calacuccia — est un plateau élevé, de forme ellipsoïdale, ceint par de hautes montagnes et située à l'Ouest de la ville de Corte. Sa superficie est de 22.000 hectares environ que se partagent des rochers, des cultures, des pâturages et des forêts. Il est sillonné de nombreux ruisseaux que draine le Golo, principal cours d'eau de la Corse.

L'altitude moyenne du plateau niolain est assez élevée : le hameau de Calasima compte 1.100 mètres et Calacuccia, le chef lieu du canton, 847 mètres ; mais il paraît bien bas par rapport aux murailles formidables dont il est environné.

« Ici le Monte Cinto se montre sous l'aspect d'un château fort dont les tours ruinées découpent sur l'azur leurs créneaux ébréchés ».

Montagne de porphyre quartzifère (2.710 m.). M. Nœtinger en a fait l'ascension avec un guide de Lozzi. Il partit de Calacuccia à minuit 30. Au sujet « des neiges éternelles » du Monte Cinto, il raconte n'avoir point vu de neige le 11 septembre 1894 sur le versant méridional du pic ; du côté du nord seulement s'accrochait un unique névé à la base duquel certains reflets bleuâtres semblaient révéler la présence de la glace. .... Toutefois on ne peut dire qu'il existe en Corse de véritables glaciers. Aucun mouflon ne se montra. Ces animaux beaucoup trop chassés finiront par disparaître. La descente s'effectua vers la source de l'Erco, agréable lieu de repos pour les touristes.

---

(1) Importante étude de 24 pages publiée par la Société de Géographie de Marseille en 1896 et faisant suite à *La Castagniccia* dont l'analyse a paru dans le numéro 23 de la *Revue*, p. 146.

« Certains villages du Niolo comme Albertacce, Poggio, Calacuccia sont édifiés au milieu de champs de céréales, parsemés çà et là de bouquets de noyers ou de châtaigniers ; d'autres tels que Casamaccioli ou Sidossi dissimulent au milieu de bois séculaires leurs humbles constructions. Sidossi que traverse le chemin qui va maintenant de Calacuccia à Casamaccioli, a un clocher qui mérite une mention spéciale. Un bel arbre dont les branches feuillues abritent la chapelle possède une branche fourchue ; on y a placé une cloche et depuis lors, ses tintements résonnent clairs, libres sous la voûte de feuillages. Une ligne d'arbustes et de buissons borde le cours du Golo et en signale les capricieuses sinuosités. »

Les champs sont journellement exposés aux dévastations des animaux, étant rarement clos de haies. Dans ce canton pastoral par excellence il n'est pas possible à l'agriculture de se développer, car les déprédations commises restent impunies. Par un clair soleil le Niolo offre un aspect assez riant et ne mérite guère sa dénomination — *Niolo*, noir — qui remonte sans doute aux temps lointains où de noires forêts de pins les revêtaient partout.

De haute stature, les hommes y sont maigres et anguleux comme leurs rochers, la barbe qu'ils portent est rousse fréquemment. Ils ne sont plus habillés de poils comme autrefois et leurs femmes ont également délaissé leur antique costume sous lequel elles ressemblaient à des matrones vénitiennes.

La grande foire du Niolo, la *fiera della Santa*, tient ses assises le 8 septembre à Casamaccioli. L'auteur qui y assista en fait un piquant tableau :

« La perception des droits de place est effectuée par le premier magistrat de la localité. En redingote noire et chapeau haut de forme, les reins ceints de l'écharpe tricolore, flanqué d'un brigadier de gendarmerie et d'un appariteur porteur d'une boîte scellée où les forains déposent la somme qui leur est réclamée, monsieur le maire parcourt la foire avec dignité, recevant d'un côté, distribuant de l'autre force poignées de main ».

Nous suivons ensuite la route qui de Porto conduit au Niolo par le col de Vergio, abîme de la Spelunca, Evisa, forêt d'Aitone, traversée des massifs superbes de la forêt de Valdoniello qui embrasse 4.600 hectares, à l'origine de la vallée du Golo. Le pin *Laricio* est un arbre magnifique. Il en est qui s'élèvent d'un seul jet à plus de 40 mètres de hauteur. Ces pins au besoin se contentent de peu d'humus ; on en voit « accrochés à ces rochers qu'ils emprisonnent entre leurs racines comme entre les serres de gigantesques oiseaux de proie ». On atteint à la maison cantonnière de Frascaja les limites de la forêt de Valdoniello. L'auteur termine son article en traitant des incendies qui ont porté tant de coups funestes aux richesses sylvestres de la Corse.

Lucien BRIET

## LES ECRIVAINS CORSES

## D. A. F. Colonna de Giovellina (1)

Le fleuve du Golo du côté du Midi entoure pour ainsi dire le territoire de Giovellina et au Nord ce dernier est limité par la Vasina rivière de Caccia qui entre dans le Golo au-dessous du pont de la Leccia : les deux cours d'eau abondent en brochets délicats et en anguilles savoureuses. Ce territoire est situé au centre de l'île, dans sa partie orientale ; à l'Occident il confine aux montagnes et est arrosé par deux petits ruisseaux, savoir : le Canovagiolo qui descend de Vopolasca et l'autre le Terricola, qui sourd au dessus de Castiglione. Ils débouchent dans le Golo. Sous Castiglione est une grotte naturelle de rochers en forme d'arceaux, profonde de plus de deux milles et d'une grande obscurité. On dit qu'elle pénètre sous les monts, à côté de Filasorma, où l'on voit une autre entrée de grotte semblable à celle-ci et appelée Sabara... »

Au sujet des princes romains, un fait remarquable, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur le légendaire Ugo Colonna, c'est la particulière bienveillance dont les membres de cette grande famille ont constamment fait preuve envers les Colonna de Corse. Non seulement ils ne les traitèrent jamais en parents pauvres, mais ils ne manquèrent pas une occasion de leur témoigner courtoisie et sympathie et de rappeler les liens du sang ; traditions conservées jusqu'à nos jours.

En dehors du célèbre testament en date du 26 mars 1639 du grand-connétable D. Philippe I Colonna, qui, en cas de carence de sa propre lignée mâle appelait à sa succession indifféremment les Colonna de Naples, de Sicile et de Corse, au choix de son dernier descendant romain (2), nous allons énumérer un certain nombre de lettres patentes (nous n'avons pas la prétention de les connaître toutes) émanant des chefs de la branche aînée de cette maison ou de leurs collatéraux.

- 1) Celles du cardinal Ascagne Colonna à Sébastien D'Ornano (Nones de Mars 1547).
- 2) Celles de don Laurent Onuphre, prince Colonna, du 17 février 1678 à l'archidiacre don Angelo-Françisco Colonna ; les cardinaux Ascagne et Jérôme I y sont visés.
- 3) Celles du cardinal Charles Colonna (3<sup>e</sup> fils du précédent), de 17 Juillet 1733 au R. P. Deris Colonna d'Omessa, religieux des Frères Mineurs Observants de St-François.
- 4) Celles du cardinal Jérôme II du 3 août 1761, aux comtes Joseph et Benoit de Chansiergues (le père et le fils) de la ville de St-Esprit en Languedoc, descendants en ligne féminine des Colonna d'Ornano d'Aubenas.
- 5) Celles du connétable Lorenzo Colonna, du 10 septembre 1757, à Gian-Girolamo Colonna Anfriano, de Monte Maggiore.

(1) Voir le numéro précédent de la Revue.

(2) p. 589-90 du livre de Salvini « Giustificazione, etc. »



Et en foi de quoi, Nous en avons fait expédier la présente, qui sera signée de Notre propre main et corroborée avec Notre sceau habituel.

Donne à Rome le 27 novembre 1663.

Jérôme Cardinal COLONNA.

L + S, Dominique de SANTIS, secrétaire  
Enregistré livre 3, feuillet 46.

Il est heureux que D. Ange François ait profité de son long séjour à Rome pour y faire enregistrer et produire en même temps que sa généalogie (1) les deux pièces qui précèdent et d'autres encore. Tout cela fut fait le 1<sup>er</sup> mai 1669, par Vincent Ottaviani d'Assise, et les 2 et 17 mars 1778 par Anselme Ottaviani, tous deux notaires conservateurs à la Curie du Capitole, en leur office du quartier de Trevi. Nous en avons pu obtenir communication et copie conforme par l'obligeant intermédiaire d'un prélat, haut fonctionnaire papal familiarisé avec tous les arcanes de « l'Archivio di Stato », héritier des archives des notaires capitolins.

Sans cette prudente précaution, tous ces précieux papiers d'un autre âge auraient, comme tant d'autres, disparu en Corse dans la période encore si tourmentée qui suivit le « siècle de fer » et précéda l'annexion.

Ou bien encore, restés indemnes, mais conservés jalousement par leurs détenteurs, ils seraient restés inconnus et le résultat eut été le même. (Voir à ce sujet ce qu'écrit Colonna de Cesari Rocca dans la préface, page XXIX de son armorial, et la façon dont il juge le procédé).

A quel âge et où mourut l'archidiacre ? c'est ce qu'on ne peut que conjecturer. Etant donné qu'il a fait paraître deux de ses ouvrages à Rome en 1685, ce serait au plus tôt à cette date qu'il aurait rendu le dernier soupir. Mais il n'avait alors que soixante ans et franchement pour un homme de cette robuste génération c'eut été bien prématuré, et également invraisemblable après l'accomplissement d'une tâche aussi formidable. La question n'a d'ailleurs pas une importance capitale.

Quant à la localité où se termina sa vie si bien remplie, ce fut assez longtemps pour nous Ajaccio, où après son deuxième séjour à Rome (le premier avait été consacré aux études de sa jeunesse) il avait été nommé en 1673, comme on l'a vu archidiacre de la cathédrale de cette ville.

(1) Généalogie figurant sur un acte dressé à St-Jean de Voplasca, le vendredi 22 décembre 1662 par le seigneur caporale Casanova, du Prato, notaire public du royaume de Corse, et authentiqué le 28 décembre suivant, par Augustin Merelli, Lieutenant (gouverneur) de Corte, pour la Sérénissime République de Gènes.

A la suite de renseignements négatifs reçus de plusieurs correspondants ajacciens notamment de l'aimable M. Melgrani, archiviste municipal, l'hypothèse précédente est devenue d'autant moins admissible qu'un détail d'abord inaperçu nous a orientés vers une supposition beaucoup plus logique, celle de son décès dans la Ville Eternelle.

En effet, en relisant plus attentivement les titres de ses deux ouvrages, reliés ensemble et conservés à la Bibliothèque Nationale à Paris sous la côte L. K. 4 et le n° 210, nous avons pu constater qu'en tête du premier, l'auteur s'intitulait « ex-archidiaconus Urbis Ajacij », et dans le second « Già archidiacono della città d' Ajaccio ». Ces deux livres, nous le répétons, ont été imprimés en 1685, à Rome.

Ce fut un trait de lumière et il est maintenant pour nous sinon absolument prouvé, du moins permis de croire que notre grand-oncle dût avoir la nostalgie de la vie romaine qui avait été la sienne pendant dix ans (n'oublions pas le titre de citoyen romain qu'il se donnait) et aussi de la petite cour de son noble patron le cardinal, doublé d'un très grand seigneur, et qui devait le traiter en ami et parent.

Dans ces conditions, il aura sans doute voulu s'expatrier une troisième fois et venir terminer son existence sacerdotale et studieuse dans le brillant milieu religieux et lettré qu'était la capitale du monde catholique.

C'est ici le terme de cette modeste étude consacrée à un homme de bien, à un saint homme oserons-nous dire, auquel on n'a jamais pu reprocher que de la crédulité pour les légendes du haut moyen-âge et quelques erreurs historiques qui du reste étaient bien celles de ses contemporains et que bien d'autres ont partagées avant et même après lui.

Dans son remarquable ouvrage « Origines de la rivalité des Pisans et des Génois », notre ami si regretté, Colonna de Cesari Rocca, à qui sa science historique nous a fait souvent recourir, mais que dans cette circonstance nous trouvons d'une sévérité exceptionnelle, notre ami, disons-nous, parle avec dédain « d'un certain prêtre corse » dont il donne ensuite le nom en toutes lettres, celui de notre ancêtre et met en garde le lecteur contre « certains documents colonnesi du XVII<sup>e</sup> siècle », dans lesquels il croit reconnaître sa main sous le nom de Filadelfo Mugnos. Pour une fois, nous ne nous inclinons pas devant sa haute compétence.

Des erreurs et exagérations des vieilles chroniques, la critique moderne a pu scientifiquement faire justice, mais il ne faut pas oublier que Giovanni della Grossa et ses continuateurs ont fait autorité pendant longtemps et que s'ils ont faussé

parfois naïvement la vérité, ils ont par contre rendu de grands services à la postérité et, comme précurseurs de l'historiographie corse, contribué à son avènement définitif.

D. Angelo Francesco en marchant sur leurs traces a pu se tromper, en bonne compagnie, mais il a du moins apporté sa pierre à l'édifice et s'il a subi des attaques, il a été aussi chaudement défendu.

C'est ainsi que nous reproduisons ci-dessous, et ce sera la conclusion de notre travail, une phrase que l'abbé don Giacomo Simidei (plus connu sous le nom de Semidei de Brando) lut a consacrée dans son « Abrégé de l'histoire des hérésiarques (1) à une époque sans doute où notre parent avait déjà connu des contradicteurs et même pire :

Un autre écrivain historique (y lit-on page 563), est l'abbé Ange-François Colonna qui donna pour la commodité des lettrés le livre qu'il intitula « Commentaire des gloires et prérogatives du royaume et des peuples de Corse ». Dans cet ouvrage il répond fort bien à ses adversaires, avec érudition, et réfute avec évidence toutes les calomnies vomies (erutate) dans leurs écrits par des auteurs anciens et plus modernes.

A notre tour disons que doit tomber d'elle-même l'accusation, si grave pour sa probité morale, d'avoir fabriqué un faux texte d'Alcuin relatif à Ugo Colonna : « Etenim inter Proceres et strenuos Duces Caroli Ugo Columnæ Romanus, etc.. »

Ce n'est pas que ce texte fameux, si souvent invoqué, ne soit pas faux, M. le chanoine Letteron dans le tome I (Introduction) de sa traduction de Filippini, démontre au contraire victorieusement qu'il l'est. Mais s'il se trouve reproduit dans « l'Historiæ Francorum Scriptores Cœtanéi » de Duchesne, ce n'est pas une raison pour en attribuer la paternité à don Angelo. L'ouvrage de Duchesne, en trois volumes, a paru en 1636 dit le dictionnaire Bouillet, ou en 1617 dit l'histoire de Corse de Friess, p. 21.

Dans le premier cas notre ascendant n'aurait eu que dix ans et c'eût été un faussaire bien précoce. Mais il y a mieux, car dans le second cas, comme l'agneau de la fable, il n'était même pas né !

Il est inutile d'insister, mais c'était un devoir pour notre conscience d'arrière-neveu, de défendre la mémoire du digne archidiacre et en montrant l'anachronisme, de produire une justification à laquelle on ne semble pas avoir songé jusqu'ici.

Général COLONNA de GIOVELLINA

---

(1) Compendio della storia degli eresiarchi, etc. (1637).

**ETUDES ÉCONOMIQUES****L'assainissement de la Côte Orientale****III. — Exécution des travaux (1)**

Il reste environ 7 millions et demi à dépenser au titre de la loi de 1911 pour l'assainissement de la Côte Orientale et c'est là, assure-t-on, le crédit qui aurait été obtenu en bloc par les parlementaires et mis à la disposition de l'Administration pour 1923 et 1924. Cette administration a d'ailleurs déclaré ne pouvoir les dépenser dans ce délai.

S'il ne s'agissait que de dépenser 7 millions et demi, même en moins de deux ans, nul doute qu'on y arriverait. On a indiqué à plusieurs reprises un moyen simple. L'Etat donne les 7 millions et demi à un entrepreneur et le charge de réaliser l'assainissement. Nous sommes en effet persuadé que cet entrepreneur ferait ce que l'Administration se déclare incapable de faire et même qu'il s'y enrichirait en peu de temps. Que en fin de compte, la côte orientale soit assainie, nous en sommes beaucoup moins convaincu. Si l'on peut en effet admettre cette méthode quand il s'agit de construire un chemin de fer par exemple, parce qu'en fin d'entreprise on verra bien si le chemin de fer est capable de fonctionner, il n'en est pas de même de travaux aussi délicats et aussi aléatoires que ceux qui nous préoccupent. Il ne s'agit pas seulement de faire des kilomètres de tranchées ou de canaux et des montagnes de terrassements, il s'agit d'assainir. Or, on trouvera tant qu'on en voudra des entrepreneurs qui prendront l'engagement de faire tant de mètres cubes de terrassements ou tant de kilomètres de conduites d'eau ; comme on en trouve pour faire tant de kilomètres de chemins de fer ; mais on n'en trouvera aucun pour s'engager avec garanties à rendre habitable et cultivable un territoire déterminé. Or le problème qu'il faut résoudre est là et non pas dans l'absorption rapide d'un nombre quelconque de millions. Si ce problème qui est posé depuis quelques siècles est résolu en trois, quatre ou cinq ans au lieu de l'être en un an, proclamera-t-on néanmoins la carence de l'Administration ? Ce serait lui reprocher de ne pas vouloir se prêter à un gaspillage certain des deniers publics.

D'autres ont trouvé une solution différente pour dépenser, aux travaux d'assainissement, sept millions dans la limite demandée. C'est d'effectuer ces travaux avec la main-d'œuvre pénitentiaire, surveillée et contrôlée, pensons-nous, par l'Administration. Peut-on croire sérieusement que pour faire d'aussi importants travaux que ceux-là il suffise d'empoisonner la Corse de deux ou trois cents forçats ? Le travail fait par les prisonniers de guerre il y a quelques années est à reprendre presque en totalité parce que mal exécuté ; que serait celui de prisonniers de droit commun ? Et en regardant la chose de plus haut, est-il vraiment désirable que la Corse devienne une nouvelle Guyane ?

On a reproché aussi à l'Administration de ne pas envisager l'emploi de la main-d'œuvre étrangère. Cet emploi est parfaitement prévu dans les cahiers des charges qui sont imposés par le pouvoir central aux entrepreneurs. Jusqu'ici ils n'y ont eu recours que dans une faible proportion. Rien ne les empêchera d'y recourir davantage. Au reste, l'Administration est généralement saisie des reproches contraires : ceux des ouvriers corses qui protestent contre l'emploi de la main-d'œuvre étrangère, et qui

(1) Voir livraisons précédentes : n° 25 et 26.

ont dû être plutôt étonnés de voir combien on faisait peu de cas d'eux dans cette affaire.

Toutes ces critiques, parfois violentes, contre l'Administration paraissent être du domaine du bluff ou de l'utopie. L'assainissement de la Côte Orientale est un travail réalisable par l'organisation actuelle et qui, quoi qu'on en dise, est en voie de réalisation. Demander que ce travail, dont nous avons exposé les difficultés spéciales, soit terminé avant le 31 décembre 1924 est une chimère ; demander qu'il le soit rapidement est un droit de toute la Corse et ne pas gêner ou décourager ceux qui en ont la lourde responsabilité est le devoir qui découle de ce droit.

(à suivre)

NESA-ROSDI

Ingénieur de l'Hydraulique agricole.

## NOUVELLES BIBLIOGRAPHIQUES



### 1.400 kilomètres en Corse.

M. G. Camion, le grand industriel ardennais, dont les vastes usines métallurgiques s'étendent à Vivier-au-Court en face de son magnifique château, a visité la Corse, l'année dernière, dans des conditions idéales.

Le très intéressant récit de cette excursion est contenu dans deux numéros de la splendide publication de l'*Automobile Club ardennais* (N<sup>os</sup> 19 et 20, Août et Septembre 1923).

En industriel méthodique, M. Camion commence, sous le titre de *Reenseignements généraux*, par classer ses observations : routes, essence, garages, hôtels, sécurité, habitants, chasse, pêche, etc. Il en a fait un petit traité fort pratique que nous avons déjà indiqué à des automobilistes et qui occupe le premier numéro. Le récit détaillé de sa randonnée en Corse ne commence que dans le second avec une série de photos prises par lui-même, mais malheureusement trop réduites.

Conduisant personnellement son auto, ce qui lui donne une indépendance absolue et lui permet de modifier son itinéraire suivant son inspiration, il conseille à ceux qui voudront l'imiter d'emmener une voiture légère « attendu que la route n'est presque composée que d'une succession de courbes et virages très courts. »

Tandis que d'autres touristes ne quittent plus leur auto, M. Camion a eu l'excellente idée de vouloir connaître aussi la Corse vue du chemin de fer et il a surtout admiré les magnifiques panoramas qui se déroulent entre Corte et Vizzavona. Que d'automobilistes ont le tort de ne pas l'imiter !

Est-ce l'excursion d'un touriste admirateur des beautés de Cyrnos ? N'est-ce pas plutôt celle d'un membre du *Fishing-Club* qui apprécie le charme de certains villages d'après le nombre des truites que l'on y capture et ne peut traverser une rivière sans céder à la tentation d'y jeter sa ligne pour en retirer des truites par douzaines, « Jusqu'à 74 en cinq heures dont une douzaine au moins dépassant la livre ? » Il reconnaît d'ailleurs la grande obligeance des pêcheurs corses qui « contrairement à ceux du continent » s'empressent de le renseigner. L'un lui montre comment on confectionne la mouche corse « préférée » par les truites du pays, un autre prétend naïvement lui enseigner comment on accroche un ver à l'hameçon !

Quand il part de Zicavo, à dos de mulet, pour faire l'ascension de l'Incudine, qu'emporte-t-il ? Sa canne à pêche. Près du sommet les neiges sont tellement abondantes que les mulets refusent d'avancer. Il avise alors un torrent sortant du champ de neige, étend sa gaule et, dit-il, « une douzaine de pauvres truites sont passées dans mon panier au grand ahu-

rissement de mon guide ». Cet exploit devra signaler l'ascension de l'Incudine aux pêcheurs à la ligne !..

Les amateurs de ce sport, qui sont nombreux et pour lesquels nous avons écrit dans l'*Indicateur de la Corse* une *monographie illustrée de la pêche fluviale en Corse* (N° 35, 1 fr. 50) regretteront qu'il ne leur ait nommé aucune de ces rivières poissonneuses et pas même celle « empêchée » qui le séduisit au point de le retenir huit jours à Saint-Florent.

L'auteur de cet intéressant récit a le mérite appréciable de ne pas élever une seule plainte : « Je suis en Corse, dit-il avec justesse, et je ne dois pas espérer coucher dans un Palace ». Il se déclare très satisfait de ces petits hôtels de campagne dont les touristes aiment habituellement à se plaindre.

Il en loue le bon accueil, la cuisine « à l'huile bien entendu, mais si bonne et sans goût que l'on ne s'en doute pas », la propreté : « je n'ai jamais été incommodé par les insectes indésirables qui ont cependant une grande réputation dans les Annales de la Corse. » Toutes ces choses sont excellentes à dire et les Corses qui les ont lues ont été très sensibles à cette preuve de bon goût qu'on trouve rarement dans les récits des touristes. Mais pourquoi ne pas nommer ces bons hôtels ? Ne l'ont-ils pas mérité ? M. Camion fait une seule exception en faveur de l'*Hôtel des roches rouges*, à Piana, mais n'est-ce point avec une malicieuse intention, car s'il déclare que l'hôtel est confortable, il a soin d'ajouter : « et les prix aussi » ?

Il décrit très pittoresquement son voyage à Sartène, Zicavo, Bonifacio, Corte d'où il gagne Calacuccia par la Scala Santa Regina « la route la plus impressionnante de Corse ; c'est un ravin avec des rochers fantastiques et un torrent dans le fond ».

La rivière la plus importante de la Corse, le Golo, sera peu flattée de se voir qualifiée de simple torrent !..

Il est admirateur comme nous de l'incomparable et imposante forêt d'Aitone, mais nous protestons lorsqu'il déclare que les pins Lariciens (qu'il nomme *laricions*) peuvent « rivaliser » avec les sapins des Vosges. Qu'il trouve donc dans les Vosges un sapin mesurant jusqu'à 9 mètres de circonférence et 50 de hauteur comme le magnifique pin Corse que Reclus appelle : « un arbre extra-européen » ?

M. Camion vante avec raison le séjour de Vizzavona « centre de villégiature idéal avec un torrent plein de truites. »

Là, en face du superbe panorama offert par la vue du monte d'Oro, il a pu consulter son « petit guide bleu parfait qui se trouve pour la modique somme de 10 francs » et lui indique que cette, altière montagne est « une paroi rocheuse perforée au centre de part en part » (Voir page 73). Description touristique « parfaite » en vérité ! Passe encore, malgré ce précieux guide, d'écrire *L'ancone* pour Lancone, *Roquapina* pour Roccapina, mais comment les compatriotes ardennais, qu'il s'offre aimablement de renseigner, reconnaîtront-ils Cargèse dans *Carguise*, Tèghime dans *Tagine*, Rizzanèse dans *Rizavone*, etc ?

Et pour que ce grand touriste termine en disant : « ce voyage est sans contredit le plus beau que j'aie jamais fait », il faut vraiment que la Corse, en plus de ses truites, lui ait offert des charmes incomparables.

On sent que M. Camion a voulu faire court et c'est regrettable car il raconte très agréablement, mais il en résulte trop d'imprécision ; sauf pourtant lorsqu'il narre qu'au retour, dans la traversée de Bastia à Marseille, il a vu, sur la droite, l'île de Saint-Hélène. — A. C.

# ITINÉRAIRES DESCRIPTIFS des ROUTES DE LA CORSE

nationales, forestières et départementales

complétés par

QUARANTE DESSINS, PROFILS, POINTS PRINCIPAUX

et la Carte routière.

La Corse possède plus de 1.600 kilomètres de routes entretenues par l'Etat, tandis que le département de la France continentale le plus favorisé, venant immédiatement après, n'en compte que 700 kilom. soit moins de la moitié.

Elle doit en outre à son insularité l'avantage, *unique* en France, de former en elle-même un tout complet et un ensemble de viabilité où toutes les routes peuvent être étudiées dans leur longueur entière, leurs croisements, leurs correspondances, et décrites de l'un à l'autre de leurs points terminus.

En raison de cette situation exceptionnelle, l'administration des Ponts et Chaussées, peu de temps après l'achèvement de ce vaste réseau, entreprit d'en établir les itinéraires complets. Ce fut un travail long et méticuleux qui aboutit, en 1877, à une brochure d'un format de poche très pratique mais contenant de trop nombreuses imperfections. Néanmoins, son utilité fut telle qu'on dut la réimprimer en 1886 et que, depuis de longues années, elle est à peu près introuvable.

Mais cette première brochure n'était qu'un travail de début aussi incomplet qu'inexact et, en quelque sorte un acheminement vers une autre édition éventuelle plus correcte et plus complète, très longtemps attendue et qui paraît enfin aujourd'hui par les soins et aux frais de la direction de la *Revue de la Corse*.

On relève en effet, dans l'ancienne édition, des lacunes nombreuses et des erreurs assez graves : des pages entières ne contiennent que les filets séparant les colonnes vides de texte et de chiffres ; nombre de cotes d'altitude ou de bornage sont inexactes et même la longueur de certaines routes est erronée. On y lit des noms de lieux sans savoir s'ils désignent des lieux-dits ou des hameaux et à quelle commune ils appartiennent ; les ponts sont nommés sans qu'on sache s'ils traversent un ravin, un torrent, une rivière et laquelle. Pour certaines routes, les additions et rectifications ont été tellement nombreuses que l'administration a préféré en rétablir une copie manuscrite plutôt que corriger les anciennes pages. On juge des erreurs qu'ont dû reproduire toutes les publications qui se sont inspirées de ces anciennes éditions !

C'est d'après ces importantes corrections, *entièrement inédites* et publiées pour la première fois, qu'a été établie cette édition nouvelle, complète et définitive, augmentée de 40 profils, de notices et descriptions de toutes les routes, et d'une carte routière contenant les indications qui manquaient à celle de l'ancienne édition.

Quel précieux concours ce *vade mecum* n'apportera-t-il pas à tous les touristes ou voyageurs, automobilistes, cavaliers, cyclistes ou piétons, parcourant les routes de la Corse ? N'est-il pas utile de savoir le nom des lieux que l'on traverse afin d'en mieux fixer le souvenir dans la mémoire ! Où mène cette route qui part à notre droite, cette voie qui descend sur la gauche, ce sentier qui se perd sous bois ? Il n'est pas un chemin qui n'y soit mentionné, même s'il est muletier, du moment où il aboutit à une route classée, ce qui est généralement le cas.

Ces renseignements et beaucoup d'autres ne peuvent être fournis complètement et exactement que par cet ouvrage spécial dont les détails méthodiques et l'exactitude officielle constituent le complément indispensable de toutes les cartes de la Corse.

Le volume est terminé par un *Index* divisé en 8 chapitres contenant ce qu'on est susceptible de chercher dans le texte : *Communes et hameaux*. — *Cols principaux*. — *Forêts domaniales et communales*. — *Maisons cantonnières et forestières*. — *Mines et carrières diverses*. — *Ponts importants*. — *Ports et marines*. — *Routes nationales, forestières et départementales*. Jamais semblable répertoire n'avait pu être établi, l'ouvrage qui le comporte n'existant pas encore.

La révision de la première édition, — d'ailleurs entreprise très tardivement, — fut lente et laborieuse parce qu'elle fut intégrale et définitive, et près d'un demi siècle s'est écoulé avant qu'on ait pu offrir, pour circuler ou excursionner en Corse, en une brochure complète exacte et pratique, cette abondante et précise documentation routière, administrative et touristique, appelée à rendre les plus grands services et qu'on ne trouverait nulle part ailleurs.

La publication de cet important ouvrage, entreprise avant la guerre à nos risques et périls, fut longtemps abandonnée en raison de l'augmentation exorbitante des prix du papier et de l'impression. Sur l'instance amicale de personnalités connaissant sa grande utilité pour la Corse, nous avons néanmoins repris et continué, toujours à nos seuls risques, l'exécution onéreuse des 272 pages du volume attendu, mais avec un prix forcément supérieur à celui primitivement fixé (1).

Souhaitons que nos lecteurs et les Corses intéressés apprécient les sacrifices consentis pour établir une publication dont l'indiscutable utilité s'imposera pendant de longues années, au point même de sembler indispensable, et lui accordent leur approbation par un accueil sympathique et mérité.

## L'art musical en Corse

On sait que les Berceuses corses (Nanne) sont des mélodées populaires spéciales à notre pays. Tous ceux qui les connaissent se plaisent à savourer le charme particulier qui s'en dégage. Elles respirent cette tendresse mignarde et jaseuse qui se retrouve dans les *Nannarisma* des Hellènes, dans les *Lukabies* du Nord, dans les chansons Finlandaises, partout enfin où il y a une mère, un enfant.

On les chante en général sur un ton lent et monotone ; le plan de ces petites poésies, ainsi que les sentiments qu'elles expriment, varient peu, mais nous pouvons affirmer que nous ne connaissons rien dans la littérature étrangère de ce genre qui puisse être comparé aux poétiques berceuses de la Corse.

(1) Un vol. broché, format in-12 de poche, 272 pages compactes, avec 40 profils et carte routière ; prix : 10 fr., franco : 11 fr., recommandé : 11 fr. 50 cent. (Versement au compte postal n° 211 41).

Aussitôt que l'apparition de ces *Itinéraires* a été connue, d'importantes souscriptions, dont plusieurs dépassent 100 exemplaires, sont parvenues à l'éditeur accompagnées de lettres dont nous ne publierons que cet extrait qui les résume en quelque sorte :

« Le conseil d'administration de l'Office National du Tourisme, appréciant l'intérêt que présentent ces *ITINÉRAIRES* pour le développement du tourisme en Corse, a décidé de munir sans délai ses divers services de cet ouvrage et de le mettre en vente dans les bureaux qu'il a créés en France et à l'Étranger. »

Notre compatriote, M. J. A. Lazarotti, auteur de maintes œuvres musicales et musicien distingué de l'orchestré de l'Opéra, a fait paraître, dans l'édition en grand format, et avec un réel bonheur d'harmonisation la célèbre *Nanna* « Nelli Monti di Coscioni » dont l'adaptation poétique de M. Sauvage est merveilleusement appropriée au sujet (1) Elle est écrite pour soprano et chœur à voix mixtes avec un accompagnement remarquable. Sa publication fut une révélation au point que le maître Henri Busser n'hésita pas à l'intercaler dans son célèbre drame lyrique « Colomba » primé par la ville de Paris et dont le succès fut très grand à Paris et à Nice.

L'accueil fait à cette première publication a engagé M. Lazarotti à donner de cette célèbre mélodie une nouvelle transcription pour voix moyenne avec une nouvelle traduction du dialecte Corse, aussi littéraire que poétique, par M. le Chanoine B. R. Notre compatriote a orné celle-ci d'un léger accompagnement de piano aux cadences douces et paresseuses. Sans rechercher une savante harmonisation ou des accords nouveaux, il arrive très naturellement à vous faire saisir l'âme pleine de charme de cette douce musique, si émouvante pour ceux du pays dont elle berça l'enfance (2).

Ces compositions font honneur à leur auteur auquel nous adressons nos vives félicitations en souhaitant que ces belles œuvres corses rencontrent le succès qu'elles méritent.

Henry de Sorbo

---

## La Cabane des Naturalistes

---

Dans le *Voyage géologique* de l'ingénieur Gueymard, publié en 1824, nous relevons un intéressant passage signalant dans le Niolo, un but d'excursion peu connu et qui mérite cependant d'être recommandé aux amateurs : « Le chemin de Castirla à Corscia était très mauvais et dangereux, mais depuis deux ans il a été redressé. Il se trouve près du lit du Golo, dans une gorge profonde et bordée de hautes montagnes nues et toutes déchirées.

Dans un trajet de 4 heures, au milieu de ces lieux déserts, on ne rencontre qu'un seul abri offert par la nature aux voyageurs surpris par l'orage ou le mauvais temps.

Ce petit monument est sur la droite du chemin, près du ruisseau, avant d'arriver à Corscia. Il consiste en une masse de granit ayant la forme d'un œuf posée sur la moitié de l'ellipse.

Le temps l'a creusée et il ne reste que la coquille, si on me passe la comparaison. Rien n'est plus régulier que cette cabane, et la main de l'homme n'aurait point atteint cette régularité ni cette précision dans les dimensions. Nous l'avons désignée sous le nom de *Cabane des Naturalistes* pensant qu'on ne l'avait pas remarquée avant nous.

C'est là, dans une route très pittoresque, une curiosité qu'aucun guide ne signale aux excursionnistes bien qu'elle le mérite.

---

(1) *Nanna*, Berceuse Corse, adaptation de Sauvage, transcription pour soprano et chœur à 4 voix avec accompagnement de piano (Hautbois *ad libitum*) 8 pages grand format : 3 francs.

(2) *Célèbre Berceuse Corse*, avec la traduction de M. le Chanoine S. R. pour voix moyenne, 6 pages grand format : 2 fr. 50.

## QUESTIONS CORSES

\*—

42. — **Que sont devenus les actes de l'Etat Civil du lieu dit : La Tour Santa Maria della Capella ?**

Les documents que je possède n'indiquent pas où est située cette localité. A défaut de la réponse complète, un lecteur de la *Revue* pourrait-il au moins me fixer sur ce point ? — Armand B.

43. — **Quel est le domaine national et la mission dont parle Ferney ?**

Dans le *Moniteur* du 21 mars 1793, Ferney dit (1) : « J'avoue que je regrette de n'avoir pu trouver en Corse la paix agricole que j'y cherchais et de n'avoir pu conserver le domaine national où je comptais cultiver le coton, l'indigo, le café et le sucre, et ouvrir la carrière d'une industrie et d'un commerce nouveau sur cette mer Méditerranée si mal connue..... »

H. MASSON

Ingénieur-Chef des Ponts et Chaussées.

44. — **Existe-t-il encore en Corse une famille Bernardini originaire de Lucques ?**

Je serai reconnaissant au lecteur de la *Revue* qui rendrait un double service en fournissant ce renseignement. — UN NOUVEL ABONNÉ.

45. — **Quel est le nom des trois officiers Corses, le père et les deux fils, qui étaient dans le même régiment au Camp de Saint-Omer ?**

Mon père m'a raconté, alors que j'étais très jeune, un fait qui me frappa. Il m'assurait qu'étant au camp de Saint-Omer, comme sergent à trois brisques, il y avait dans son régiment — lequel ? je l'ai oublié — trois de ses compatriotes, trois officiers dont je voudrais bien retrouver le nom, le même pour les trois, puisque c'étaient le père et les deux fils.

Ce fait, sans doute unique, ne mérite-t-il pas d'être signalé dans la *Revue* ? Peut-être en trouverait-on la trace dans un annuaire militaire de 1840 à 1850 et vous avez sûrement, parmi vos abonnés, des officiers corses que cette recherche pourrait intéresser.

Antoine FLORI

46. — **Le Botaniste l'abbé Rozier a-t-il déposé un rapport sur sa mission en Corse ?**

Je lis dans la *France Médicale* du 20 juillet 1907 : « Le docteur Le Monnier, devenu premier médecin de Louis XVI, profita de son crédit à Versailles pour le plus grand bien de la sylviculture et de la botanique et ce fut l'époque où le Gouvernement français envoya, à travers le monde, le plus de voyageurs naturalistes.

Turgot avait délégué le médecin Dombey au Pérou (1776) et l'abbé Rozier en Corse... »

Je n'ai aucun moyen de vérifier s'il y eut un rapport présenté à ce sujet par le célèbre botaniste Rozier ; aussi serais-je reconnaissant à un aimable *Chercheur* s'il pouvait me fixer sur ce point qui m'intéresse fort.

Docteur PERI.

(1) Voir leçons d'histoire prononcées à l'école normale en l'an III de la République française (Biblioth. de Bastia).

47. — **Y a-t-il eu en Corse, au XIII<sup>e</sup> Siècle, une ville du nom de Concheglia?**

Dans un document inédit que j'ai recopié aux Archives de la Commune de Scolca, il est dit : « *Nel 1241, (il papa Gregorio Nono) prima della Sua Morte, messe le regole nelle due diocesi di Mariana ed Accia, e in quella del Nebbio, alla quale li aggiunse Concheglia, che per l'avanti città di quindeci mile anime...* ».

Malgré toutes les recherches qui ont pu être faites, il a été impossible d'identifier cette ville.

Un de nos correspondants de la REVUE pourrait-il fixer cet intéressant point d'Histoire ? — J. F. MATTEI-TORRE.

NOTA. — A titre de simple indication, vu l'éloignement, nous signalerons à notre abonné que le *Dizionario Corografico della Corsica*, de Guglielmo Stefani, publié, à Milan en 1855, contient la mention suivante : CONCHIGLIO. Casale del cantone di Luri, nel circondario di Bastia, da qui dista 4 leghe et tre quarti nord-nord-ouest.

## RÉPONSES

**Y a-t-il eu des Ours en Corse (Q. N<sup>o</sup> 11).**

Cette question ancienne ayant déjà reçu plusieurs réponses définitives, nous avons laissé de côté, comme il l'avait d'ailleurs prévu, celle trop tardive de notre regretté collaborateur ; mais sa brusque disparition donne un intérêt nouveau à cette publication posthume :

« Que les Ours aient existé chez nous, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Nos notaires et nos archives départementales en témoignent (Voir Inventaire Fréminville et Touranjon. Série C. 64 — C. 106 et passim). Nos archivistes remarquent que la place de chasseurs d'ours et de sanglier, attribuée à l'élection, était très recherchée parce qu'elle donnait droit au port d'armes. Où étaient les Ours ? Mais dans les montagnes couvertes de bois et de maquis. Ils semblent avoir complètement disparu dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

F. de MORATI GENTILE »

Ce ne sont que quelques lignes, mais, selon son habitude, solidement documentées. — Reste toujours cette question subsidiaire : Comment les ours ont-ils pu disparaître dans un pays qui leur était, sous tous les rapports, exceptionnellement favorable ?

**A quelle époque le premier service de bateaux à vapeur entre le Continent et la Corse a-t-il été organisé ? (Q. N<sup>o</sup> 28).**

Ce service fut créé en 1830, c'est le 20 Juin de cette même année que le premier vapeur qui ait fait la traversée du continent français entra dans le port de Bastia, le vieux port de cette époque, aux acclamations des Bastiais accourus à son arrivée.

Ce vapeur s'appelait *le Golo*, comme celui que les Boches ont torpillé, deux jours après le *Liamone*, prédécesseur de celui qui porte aujourd'hui le même nom, faisait pareillement son entrée dans le port d'Ajaccio.

A cette époque, le service se faisait entre notre île et Toulon. Le départ était hebdomadaire pour chacune des deux villes d'Ajaccio et de Bastia. Le prix des places pour la traversée était : 18 fr. en premières et 10 fr. en secondes. J'espère que le capitaine Polveroso sera satisfait par ce renseignement.

L'AMIRAL SUISSE

Les régions touristiques de la Corse

LE FIUMORBO

Excursions (1)

Voici vraiment une des merveilles de la Corse. Pendant 300 m. une formidable entaille ouvre une gorge fantastique et sauvage où de hautes murailles dominant le fleuve qui se brise en écumant sur des blocs arrachés aux parois. La roche est de serpentine verte, et la beauté romantique de ces lieux s'accroît de tout le spectacle qu'offre une végétation vivace, — myrtes, cistes, arbusiers, bruyères, fougères — accrochée aux moindres fentes. La route taillée dans cette roche n'a pas plus de 3 m. 30 de large et déroule sans parapets ses tournants brusques et ses vertigineux aspects. « A chaque instant on est ou enfermé dans un cercle de rochers, ou presque suspendu sur l'abîme. » Des arbres énormes tirés des forêts disparaissent au tournant par delà le chariot qui les traîne, ils dominent un moment le vide et, si vous êtes en voiture, il vous faut reculer jusqu'au prochain garage, l'œil émerveillé et le cœur en émoi.

Après le défilé, une fontaine entourée d'arbustes et, dans les schistes d'un rouge vif qui succèdent à la serpentine, la vallée s'élargit : c'est le bassin mamelonné de *San Polo*, d'un aspect riant, où s'éparpillent dans la verdure les hameaux de Ghisoni. Le cadre s'enferme dans les murailles du *Kyrie Eleison*, de la *Punta della Serra* et d'*Ucvello*.

Un nouvel encaissement, les *Strette*, et le rocher perpendiculaire d'où sauta, suivant la légende, une vierge affolée poursuivie par son ravisseur. Le Fiumorbo s'enferme entre des escarpements de 300 mètres, au bas desquels il mugit sous trois portails successifs. Une arche génoise franchit le Rivello et soudain la vision de Ghisoni dont M. Quantin nous a dit les maisons blanches et l'aspect heureux. « Les *Kyrie* et le *Christe eleison* se voilent de gaze mauve avant de s'endormir. De toutes parts montent des fumées. Ce sont les femmes qui cuisent le pain, et la bonne odeur qui sort des fours convie au souper. Fier, maintenant que l'oppression en est passée, on se détourne vers l'*Inzecca* d'un air de victoire ».

3. — De Ghisoni à Prunelli.

*Ghisoni* (658 m.), dont l'unique auberge est dépourvue de confort, est un des sites les plus beaux de l'île sans pareille. Le village est riche (à cause de ses bois communaux) et offre en abondance le gibier et les truites exquis. Les mœurs de la montagne s'y conservent et l'usage y subsiste de la veillée, où les femmes tricotent et chantent des *lamenti*, où les hommes fument et parlent politique. Le ciel est limpide et les cimes déchiquetées apparaissent, au soleil levant, comme « de prodigieuses topazes ». De multiples excursions sollicitent le voyageur que son audace et sa bonne fortune ont arrêté ici : la forêt de *Marmano* (1.208 m.), le col de *Sorba*, le *Renoso* dont l'ascension se fait au milieu des lacs et des pâturages.

Remontons le Fiumorbo jusqu'au col de *Verde* (1 345 m) : cette route est une des plus belles de la Corse, bordée d'arbres, avoisinant des rochers où s'ouvrent des sources limpides entre des forêts de pins et de hêtres. Du col de *Verde* l'on domine la vallée du *Taravo* : ce ne sont que forêts qui jusqu'au massif de l'*Incudine* remplissent l'horizon.

(1) Voir les livraisons précédentes, n° 25 et 26

On descend vers *Isolaccio* et *Pietrapola* qui s'enferme sur un plateau salubre (115 m.) dominant, entre des collines pittoresques, la rive gauche de l'Abbatisco. Là est la source minérale la plus riche et la plus chaude de la Corse : aussi les Romains y avaient-ils construit des thermes dont on retrouve les ruines. Les sources sulfurées sodiques, sont au nombre de 8 et ne débitent pas moins de 200.000 litres par jour à une température variant entre 40 et 60°. Le docteur Zuccarelli a vanté leurs effets incomparables ; malheureusement le captage reste insuffisant et l'installation balnéaire primitive. On attend encore un établissement moderne confortable qui permette aux étrangers et aux insulaires de séjourner à Pietrapola (de nov. à juin) et d'y suivre un traitement rationnel et complet.

Nous ne sommes qu'à 16 kil. de la gare de Ghisonaccia. A mi-chemin Prunelli forme, avec Isolaccio, la plus importante agglomération du Fiumorbo : campé sur un piton isolé, comme Borgo et Antisanti, il constitue un des trois joyaux de la Corse : *In Corsica c'è tre ginelli : Borgu, Antisanti e Prunelli.*

LOUIS VILLAT.

---

## Souvenirs de Corse

---

### BASTIA <sup>(1)</sup>

---

Et puis, à partir du quatrième étage, on est en dehors de la zone dangereuse. Notre appartement était très grand, avec des murs épais, de hauts plafonds ornés de colombes et de nuages, des carreaux rouges à la mode italienne et de larges fenêtres à volets verts. Il y entraient des flots d'air et de clarté. Ce vaste logis, sévère et digne, était d'une simplicité antique. Par derrière, à l'est, la grande entrée et la salle à manger dominaient une foule de toits biscornus, des clochers évidés, des terrasses moussues et branlantes. Saint-Jean-Baptiste nous disait l'heure, mais nous assourdissait de ses cloches. De la cuisine, on voyait la ville haute et ses remparts mauresques ; en bas, dans la rue Napoléon aux galets luisants, on apercevait l'église de la Conception, un bijou, qui fut le Palais-Bourbon des Corses de 1794 à 1796, pendant l'occupation britannique ; et, par dessus le fouillis du vieux port, c'étaient les pics dentelés de Monte-Cristo, l'île fantasque, qui fuyait ou s'approchait selon les caprices du temps, qu'on trouvait au matin et que le soir on avait perdue ; c'était la mer infinie et changeante.

Je la revois souvent en pensée, cette mer, énorme et solennelle. C'est la parure charmante de ces deux chambres. On vient ici pour se recueillir et penser. L'été, quand la brise enfile les mousselines des rideaux comme des voiles, on suit de sa chaise les vapeurs rapides qui filent vers le pays de Cléopâtre ; et le soir on guette le vol des étoiles filantes qui tombent comme des cierges en feu sur les flots. C'est ici la cure de repos, l'apaisement de l'esprit et des sens. En décembre, le soleil se lève à droite de Monte-Cristo ; il surgit de la mer comme un globe électrique pour se ruer dans l'éther transparent et sans souillure. Alors, dans notre grand hall, tout flamboie ; les murs, le plafond, les vitraux s'irisent ; le bronze des lampes s'allume, s'orne des plus adorables teintes de framboise et d'aurore. C'est le logis joyeux du matin. Et c'est aussi la retraite aimée des

(1) Voir livraison précédente N° 26.

soirs d'hiver, quand le vent méchant se met à geindre et jette aux fenêtres des seaux d'eau et des gifles de grésil. Vite, à l'âtre de la salle à manger l'olivier flambe et sa sève aromatique coule en sifflant. Oh, l'hiver n'est pas cruel ! Sur la table, près de la lampe, le mimosa cueilli du jour met le vert grisâtre de ses feuilles en cimenterre. Mais il fait assez froid pour qu'on se plaise à attiser le feu clair. On cause, on joue de la guitare. Et les accords graves emplissent le silence et l'ombre.

A l'ouest, la montagne paraît aux fenêtres, Guaitella sur la droite et, dans la trouée de la rue Salvator Viale, la cime du Pigno. Mais elle est trop loin pour faire oublier la rue et le siècle. Oh, l'amusante, l'irrésistible Traverse, jamais deux minutes la même, cinéma sans repos et sans fin. Les flâneurs s'y dandinent le soir de cinq à sept et les belles dames s'y montrent le dimanche matin, au défilé de dix heures. Et nous, nous flânonnons à les regarder, oublieux du devoir, tapis derrière les paupières soulevées des grands volets. Nous les connaissons tous, de vue au moins. Nous jouissons de leur babil et de leurs rires, de leur bonheur de vivre et de tout ce tintamarre. Le facteur, fendant la foule, s'annonce aux vestibules à coup de sifflet stridents et clame les noms des destinataires aux échos des escaliers ; les conducteurs de tramways font claquer leur fouet, pressent leur trompe. L'été est la saison du bruit. Voici les gamins brailards qui allument les feux de la Saint-Jean et, plus tard, les pétards de la Fête Nationale. Entendez-vous ces accents guerriers ? C'est le paysan de Cardo, avec son char orné de feuillage, qui annonce l'eau fraîche de la montagne aux sons du clairon. Et ce cliquetis d'argenterie, de verre et de voix ? cette rumeur qui monte et s'enfle ? Ce sont les cafés qui s'emplissent et, sans vergogne, installent leurs chaises sur la chaussée. Allons, quelques moments encore, il y a de si belles toilettes sur la Traverse ! Petites Bastiaises gentilles, ouvrières casquées de cheveux épais, filles délurées qui passez et repassez vingt fois, toutes droites, en cambrant la taille et en effaçant bien les larges épaules, et vous, grandes dames chapeautées et soyeuses, qui maniez le face-à-main en duchesses, vous êtes la grâce de votre cité. Blondes et rousses, Nausicaas brunes, toutes insouciantes et légères, poupées et patriciennes, tout leur est prétexte à toilette, premières communions, Pâques fleuries et Pâques nouvelles. En vérité, il faut rester à la paupière du grand volet, pour les regarder bien. Leurs bras sortent si roids et si fermes des dentelles, leurs corps sont si souples dans le satin qui les moule, leurs yeux ont tant de flammes et leur minois est si mutin !

Février toujours, janvier, parfois, ouvrent sur la Traverse l'ère mouvementée des festivals. Tous les dimanches de Carnaval, qu'il libebbe ou qu'il pleuve, c'est une mêlée de masques, une débauche de costumes. Sa Majesté est entrée dans sa bonne ville en musique, encadrée d'une farandole silencieuse, et il faut bien que sa bonne ville la fête, que le ciel soit d'encre ou d'azur. Puis Mai revient, avec d'autres cortèges. Alors, la confrérie de la Miséricorde, en cagoules noires et blanches, escorte la Croix des Miracles du nouveau port à la citadelle. Un prêtre ploye sous le lourd crucifix noir que des pêcheurs trouvèrent, dit-on, au large de Bastia avec des flambeaux allumés aux quatre bras, en 1428 ; et tout le monde s'incline devant la superbe relique qui a déjà préservé la ville de l'infidèle et de la peste. Plus tard, c'est le Saint-Sacrement qu'on expose, escorté d'acolytes en grandes rotondes de velours violets de petites filles toutes blanches et d'un mignon Saint-Jean-Baptiste en sandales et en habit de peau de chèvre ; tandis que, de l'Hostie, des hymnes latines montent au ciel et que les femmes s'agenouillent pieusement dans la poussière et que les fenêtres s'embaument de l'encens bleu des repositoires...

Mais la procession passe, et la Traverse ne s'arrête jamais. Nous aimons ses bruits. Ses rumeurs nous sont familières. Vers dix heures, le Cinéma-Splendor ferme ses portes et minuit sonne quand les cafés remettent leurs tables et leurs chaises à grand fracas. Alors, c'est le tour des chiens de s'amuser. Ils tapagent jusqu'au point du jour, jusqu'au moment épique où le gros agent à képi orange, impavide parmi les roquets ameutés, prend au lasso les plus coupables ou les moins lestes et les enferme au « ciapacan », traîné par un bon petit âne.

C'était bien, les fenêtres. La terrasse, c'était mieux encore. C'est couleur locale, un toit plat, cela fait penser à la Bible comme les oliviers et les raidillons entre les murs de pierre. C'est imprévu et bohème, il dominait la rue de la hauteur d'un bon septième étage. C'était un simple carré de brique, légèrement incliné du côté de la cour et protégé par un garde-fou de crépi, avec des mâchicoulis pour laisser passer l'eau. Rien de plus, sinon le dôme du ciel, le cadre de la montagne et de la mer. Plus loin que Sagro, la côte, toute l'échine du Cap, du Mont Stello à Teghime ; et, par temps clair, Gorgone, la scie des Apennins. Au dessous de nous, la ruche bastraise, la ville haute, tourmentée comme une carrière de pierres. la cathédrale, les ports, des fenêtres innombrables, et les toits de schiste vert, alourdis aux jointures, pour résister aux attaques du vent, par d'énormes blocs bruts. Rien de plus, que de l'immensité, du soleil et du silence.

Nous allions sur la terrasse tous les jours. Et tous les jours, on découvrait du nouveau, des gens, des poules et des chats en promenade sur les toits voisins. En hiver, on s'essayait sur une vieille porte de bois, détachée de ses gonds, le dos au mur et les pieds au soleil. La tramontane passait au-dessus de nos têtes, alerte et saine. D'autres fois, on voyait le sirocco monter du sud tout emmitoufflé de matelas noirs et humides, d'édredons de buées qui pesaient sur la mer émeraude et suintaient aux pentes des montagnes. Le plus souvent, c'était l'ami Libeccio qui soufflait. Il fallait voir le ciel se rougir à son approche d'une leur fraise écrasée et la mer se saïr de lie de vin comme un vieux fond de bouteille ! A genoux dans la bourrasque effrayante, la casquette vissée au crâne, on s'agrippait au parapet de brique, sous les claques retentissantes du vent. Dans la rue, les persiennes tombaient, les réverbères titubaient. C'était une colère de damné, insensée et infernale, une crise de nerfs sèche et sans pleurs. La mer bleu foncé moutonnait, cuisait, bouillonnait comme un creuset de plomb en fusion. Les balancelles surprises, secouées sur le hachis court des lames, dansaient comme des bouchons fous. Elles disparaissaient dans des nuages de poussière blanche pareils à ceux qu'on voit s'élever, l'été, sur les grandes routes, par temps d'orage. Le soleil, impassible, contemplait cette tragique fureur du haut d'un ciel pur, et, comme pour s'en amuser, allumait dans cet embrun de poudre fine des arcs-en-ciel en miniature, des bleus exquis et des verts fins. Et le vent soufflait, plus fort, plus fort encore, il s'époumonnait, crachait. Puis tout d'un coup, n'en pouvant plus, rompu, à bout de forces, il s'arrêtait.

On dit à Bastia que messire Libeccio ne craint pas la chaleur, c'est vrai ; il souffle même en juillet. Mais alors il est moins gênant. La belle saison venue, on s'installait pour de bon sur la terrasse, sur des chaises longues, avec une vieille couverture arabe en guise d'abri contre l'averse et le soleil. Délicieuses fins d'après-midi où, sur les toits estompés de fumée bleuâtre, la lumière jouait à cache-cache avec l'ombre, où Capraia sertissait sa perle en l'opale du terne horizon, où le ciel de l'est et l'île d'Elbe, dans une mer de délicat lilas et de vert, s'habillaient de pourpre dorée. Calmes marines, d'eau bleue à l'ombre de nos montagnes

bastiaises, et, plus au large, d'eau d'or, avec des voiles blanchies par les rayons fuyants du soir ; horizons animés de vapeurs à l'impeccable sillage, ou striés par les sentiers changeants des barques plus vagabondes, selon que leurs toiles s'enflaient, conquérantes, ou tombaient, impuissantes et paralytiques. Et surtout, inoubliables douceurs des soirs et des nuits d'été ! Couchants mordorés, nuages de laiton et de cuivre, arrêtés au Pigno, comme en un pays fabuleux de lutins forgerons ; tournois d'hirondelles attardées et criardes, aux reflets de métal ; jeunes lunes chiffonnées et froissées à l'infatigable clapotis des vagues creuses. Que d'aubes nous avons vu poindre là-haut, que de nuits s'épaissir ! Oh, ces nuits impérissables de juin, que brûlait la lune ardente, où Vénus, apparue soudain au coin de la serra toute noire, comme pour un rendez-vous chéri, haletait de désir ! Le ciel et la mer s'étreignaient, roulés dans la couche onctueuse et bleue de leurs velours. Aux jardins calmes de la nuit les rossignols éperdus s'égosillaient ; et des centaines de grenouilles coassant en cadence, se donnaient le ré mutuellement, comme pour l'ouverture d'un grand ballet d'amour.

(à suivre)

Paul CHAUVET.

## BARACCI

A moins de 3 kilomètres au nord-est de Propriano, à trois cents mètres de la route nationale qui va de Sartène à Ajaccio, jaillit, dans la vallée qui continue à l'intérieur des terres la dépression du golfe de Valinco, la source thermale sulfureuse lithinée de Baracci.

Ne cherchez pas ce nom sur le dictionnaire Larousse, vous ne le trouveriez pas, comme tant d'autres particularités qui seraient de nature à donner une juste idée des richesses naturelles de la Corse...

Et cependant, les eaux de Baracci peuvent rivaliser avec celles de Cauterets, de Barèges et d'Aix-les-Bains. Elles sont souveraines contre les rhumatismes et les sciatiques rebelles ; contre les plaies et les éruptions cutanées ; contre les entérites chroniques, etc.

La source de Baracci fut connue de toute antiquité. Les Romains qui — comme chacun sait — étaient friands de bains chauds, l'avaient aménagée dès les premiers jours de leur descente dans l'île. Lorsque le regretté sénateur Galloni d'Istria fit commencer les travaux pour capter la source depuis longtemps laissée à elle-même et construire les cabines de bains, les fouilles amenèrent la découverte de pièces de monnaie à l'effigie d'un consul romain.

A l'époque de l'occupation romaine, le rivage de la mer devait être plus rapproché de la source et l'on se représente aisément les galères latines croisant sur nos côtes et faisant relâche dans le golfe de Valinco pour permettre aux équipages de se baigner...

La source de Baracci peut rivaliser non seulement avec celles que nous avons citées ; mais avec toutes les eaux similaires tant vantées du continent. Et cela, d'abord pour son efficacité bien connue des malades qui la fréquentent et surtout pour sa situation privilégiée.

Le site est incomparable. Figurez-vous un cirque en fer à cheval ouvert au sud-ouest du côté de la mer. A l'intérieur du cirque la grasse plaine de Baracci arrosée par la rivière du même nom, où les champs de maïs alternent avec les champs de blé et les prés verts étoilés de marguerites.

En été les tons changent. Les foins mûrs aux teintes fanées, les plants de maïs aux feuilles jaune paille, les épis d'or, frissonnent et ondulent sous la tiède haleine de la brise chargée des mille senteurs qui s'exhalent des plantes aromatiques et des fleurs.

Au nord, sur le flanc d'une colline plantée d'oliviers, comme une blanche oasis dans un désert de verdure, brille au soleil, le bourg d'Olimeto. La chaîne des collines s'étend vers l'est et prend des allures de montagne aux pentes rocheuses couvertes de cistes, d'arbousiers, de chênes-verts et de pins maritimes. Juste en face des Bains sur un piton escarpé, achèvent de s'effriter, les murs de l'antique manoir de la Rocca, où se déroula une partie et non la moins intéressante de l'histoire des luttes héroïques de nos ancêtres contre Gènes.

La montagne s'incurve à l'est, formant au-dessus de Sainte-Marie Figaniella un rempart de roches rouges ; devient moins sauvage au-dessus du coquet village de Fozzano — la patrie de Colomba — puis étend l'autre branche au sud, où se voit encore le village de Viggianello ; elle court enfin s'effondrer dans la mer au point où il y a moins d'un siècle fut fondée la bourgade de Propriano, aujourd'hui port de commerce très actif, en passe de devenir une grande ville.

A cause de sa situation, Baracci peut donc être fréquentée d'un bout de l'année à l'autre. C'est la station idéale pour l'hiver et le printemps. A cette époque de l'année les établissements des Pygénées et des Alpes sont fermés et pour cause... A Baracci on se promène en plein air sous les tièdes rayons du soleil, tandis que les oiseaux gazouillent et que la source murmure son éternelle chanson qui berce et guérit les douleurs humaines...

En été la brise de la mer y fait régner à toutes les heures de la journée une délicieuse fraîcheur.

Ah ! Je sais bien ! on ne trouve pas à Baracci, des casinos pour s'amuser et dépenser de l'argent. Et même la rétribution perçue pour les bains est si modique que l'on est à se demander si dans le chalet de Mesdemoiselles Galloni d'Istria, comme dans un palais enchanté, ne s'attardent encore deux fées bienfaisantes...

Mais les vrais malades diront : « Tant mieux ! » et s'attacheront à ce coin tranquille, où l'on n'a pas à craindre la promiscuité assommante des villes d'eaux à la mode.

D'ailleurs lorsque Propriano sera relié à Baracci par un tramway électrique et qu'il n'y aura pour ainsi dire plus de distance, les baigneurs avides de mouvement et de bruit, pourront concilier leurs goûts mondains avec les obligations de leur cure d'eau.

Souhaitons que ce progrès se réalise dans un avenir prochain...

Abbé Jh. FERRACCI.

---

## VISIONS CORSES

---

Dès leur arrivée, ils avaient consacré deux journées à visiter Bastia, depuis le vieux port et le dédale des rues enchevêtrées qui l'avoisinaient, le pittoresque de leurs maisons bariolées d'oripeaux étendus au soleil et l'inattendu grouillement d'enfants demi-nus, jusqu'à la place Saint-Nicolas, où face aux trois lumineuses îles : d'Elbe, de Monte-Cristo, de Capraja, se dresse en marbre blanc, un colossal Napoléon en costume romain. Ils avaient été joyeux d'être dès le débarquement accueillis par le Titan.

Quittant la mer innombrable et nue, ils avaient jugé d'heureux augure de saluer tout d'abord, la glorieuse synthèse d'énergie, de forces, de volontés : ce Corse, le fruit de l'île fécondée par la mer et le soleil, de l'île fertile en floraison, mais qui ne donna qu'un fruit, pour le parfait de tout son effort, de toutes ses essences, afin qu'il dominât le monde stupéfié par sa puissance.

Le facile ennoblissement qu'apportait à la statue la robe de César dont l'artiste a vêtu l'empereur leur apparut seulement vain, car ce fut la redingote grise qui vainquit.

Dès qu'ils connurent la ville ils désirèrent la solitude ardente des routes bordant les mers et ils partirent joyeux et graves.

Ils avaient fait le tour du Cap ; et depuis trois jours, ils s'émerveillaient.

La diversité de la route les avait enchantés. Cette corniche, solitaire et grave, séparant les villages de leurs marines, tour à tour charmante, ombragée de séculaires châtaigniers et noyers ; mélancolique, ombrée d'oliviers grêles et tordus ; dominée par des pentes d'épais maquis de cistes, de lentisques et d'arbousiers contrefaits par le vent, et de petits bois au sol tapissé de mousse et de cyclamens odorants ; taillée à pic dans des falaises plongeant dans la mer ; coupée de torrents formant des anses désertes ; entourée de pâturages crêtés de bois de pins ; bordée de vignes et de chênes verts ; tracée sur un sol riche de sulfure d'antimoine massif ; puis sur la côte occidentale, élevée jusqu'à dominer les hameaux et les baies, puis se rapprochant de la côte dont elle borde les dentelures ; coupée de ravins descendant à la mer, à travers le maquis ; taillée dans le roc au-dessus des murailles tombant à pic à la mer ; s'élevant, s'abaissant, tout au long, parsemée de sombres tours génoises, toujours nouvelle, pittoresque, imprévue jusqu'à Saint-Florent.

La grotte de Brandò aux stalactites lumineuses, la tour de Sénèque où, suivant une tradition populaire, le philosophe stoïcien aurait passé sept ans d'exil, les églises de Marinca, la fontaine de Sainte-Julie « faite des deux seins arrachés d'une femme chrétienne martyrisée par les Romains », fontaine intarissable d'eau miraculeuse, avaient arrêté le couple curieux et avide.

Les yeux émerveillés des aspects, des couleurs, des étendues, avaient erré, des mers aux îles, aux golfes, aux monts, contemplé au terme de la route du cap : le féérique décor du tranquille et vaste et lumineux golfe de Saint-Florent aux sommets couverts de neige du Cinto. Tandis que des creux abrités et exprimés par le soleil montaient les parfums puissants, haleine de l'île.

Par l'île Rousse, Corbara, ses champs d'oliviers et d'orangers, bordés de rébarbatifs et décoratifs figuiers de Barbarie, Calvi, Belgodère, Murato, la route du col San-Stéfano où les arrêtaient l'étrange église Saint-Michel construite par les Pisans avec les débris colorés d'une ancienne mosquée, le fantastique défilé du Lancone, taillé dans la muraille qui borde la corniche, la haute falaise tombant à pic sur le Bevinco, encaissé par les précipices du Monte-Rotondo, ils rentrèrent à Bastia enivrés et avides.

Ils décidèrent de visiter toute l'île riche et diverse, et de plages en cols et en monts, à travers les forêts et les maquis, ils partirent à la découverte, conquérant des décors nouveaux et splendides qui magnifiaient leur amour.

Longeant l'étang de Biguglia que les eucalyptus prospères assainissent, ils visitèrent les ruines romaines de Mariana, la magnifique grotte de Pietralbello, sonore, sous les vents d'ouest, des bruits de la mer en fureur ; du col de Prato de Morosaglia embrassèrent d'un coup d'œil les

forêts, la mer Toscane, les Iles d'Elbe et de Monte-Christo, traversèrent la Castagniccia, pays des châtaignes, jadis la principale nourriture des Corses, se rafraîchirent aux fontaines merveilleuses, franchirent le Fium-Alto, virent Cervione et son église construite par les Sarrazins, la plage de Prunete, et s'attardèrent quelques jours à Orezza parmi les cédratiers et les lauriers-roses ; buvant, sans nécessité, l'eau délicieuse, qui devient force et sang.

Ils aimèrent la rébarbative et tragique Corte, citadelle, ancienne place d'armes, patrie des héroïsmes, dernier refuge de l'indépendance corse, dressée sur le précipice du Tavignano et traversant le pittoresque et sauvage pays de Vivario, la forêt de laricios immenses, aux panaches étranges semblables à des flammes vertes agitées par le vent, des cols hérissés et verdoyants ils arrivèrent au tragique défilé de l'Inzecca.

Serrés l'un contre l'autre, enfermés dans un cercle de rochers et entre deux hautes murailles; parfois aux tournants sans parapets, presque suspendus sur l'abîme où le Fium'Orbo se brise et écume sur de fantastiques blocs de rochers, aux faites tout verdoyants de fougères, d'arbusiers, de cistes et de myrtes, ils connurent l'émotion ardente de l'admiration consciente et de l'effroi inconscient.

Intéressés, ils regardèrent, sans crainte et sans pitié, descendre les chars de bois, de longs madriers. Aux brusques tournants de la route étroite, les hommes défient l'abîme et le vainquent par leur agilité. Les accidents ne sont pas rares. Ils se plaisent à voir cette lutte. Ne connaissant point la peur et méprisant le danger, ils ne s'étonnaient ni n'admiraient. Se retournant, ils aperçurent, encadrées dans un portrait taillé dans le roc, la place d'Aleria, puis la mer. Leur âme la salua.

De Ghisoni ils contemplèrent les rochers escarpés et grandioses du *Kyrie* et du *Christe Eleison* et s'arrêtèrent à la Foce de Vizzavona, dressée au milieu des cols, au-dessus des vallées de verdure et de rocs, et des ravins pittoresques ou tragiques.

Sur le bord de la Pentica, au-delà de la gorge rocheuse et sauvage, ils firent halte au hameau de Bellacoscia, nom de la célèbre famille des bandits irréductibles.

Puis ils se rendirent à Domiaicani hameau où naquit Sampièro « le plus Corse des Corses », voulant délivrer sa patrie du joug des Génois, après avoir coulé les galères qui les avaient amenés, se coupant ainsi toute retraite, il s'installa dans l'île avec cinquante hommes et fut assassiné par les Génois exaspérés de ne pouvoir le vaincre.

Le souvenir d'une force leur était aussi cher et précieux que n'importe quelle belle vision plastique, car toute beauté les exaltait.

Traversant Zicavo, ils gravirent l'Incudine. Du sommet neigeux ils contemplèrent la plus vaste et la plus radieuse vision des côtes méridionales, de l'île et de la mer. Puis, ils escaladèrent le col de Bavella dominant les murailles sanglantes et hérissées d'aiguilles, de grandes masses de verdure, des collines et au loin, la mer et la Sardaigne. Puis ils s'arrêtèrent à Sartène.

Dans le domaine du dolmen de Fontanaccia et des cinquante menhirs, ils enrichirent de leurs rêves les souvenirs.

Ils aimèrent Bonifacio, qui, droite sur sa table de calcaire blanc, dresse ses murailles et ses clochers, en face de la Sardaigne, au-dessus de la mer.

Conduits par un guide, ils errèrent dans l'inextricable agglomération de ses ruelles sombres, rudes et mal pavées. Lassés des maisons tristes et obscures où s'entassaient et grouillaient les humains, ils grimpèrent jusqu'au cimetière qui s'étale et luit au soleil, puis, par l'escalier taillé dans le roc, il descendirent jusqu'à la mer.

(à suivre)

Valentine de SAINT-POINT.





# Bibliographie de la Presse Corse

(Suite XVIII. — Voir à partir du n° 7, deuxième année)

**Pre se libre** (La). Journal républicain indépendant in-folio, bi hebdomadaire, publié à Ajaccio en 1834 sous la direction de M. *Jules Carbone*.

**Progrès** (Le). Revue de la Corse bi-mensuelle, demi-jésus, 8 pages sur 2 colonnes. Directeur-Imprimeur M. *Gabriel Marchi*. 1<sup>er</sup> n° le 25 décembre 1855. Vécut pendant deux années.

**Progrès** (Le). Transformation de l'ancien *Observateur* (voir ce nom) fondé à Bastia en 1871 et qui dura seulement quelques mois.

**Progrès** (Le). Journal des républicains de la Corse. In-folio, 4 pages, 4 col. hebdomadaire, Bastia, Impr. Fabiani. 1<sup>er</sup> numéro le 17 juin 1876 ; ne dura que six mois.

**Progrès de la Corse** (Le). Journal hebdomadaire fondé à Marseille en novembre 1894, avec M. *J. de Peretti della Rocca* comme rédacteur en chef.

**Progrès de la Corse** (Le). Réapparition de ce journal à Nice, en septembre 1900, comme organe de l'Union des Corses, sous la direction de M. *de Vico*. « Aux Associations destructives nous avons résolu d'opposer des associations patriotiques et réparatrices ».

**Progrès de la Corse** (Le). Journal hebdomadaire, format in-folio, 5 colonnes, fondé à Bastia en 1913 avec M. *R. Labarthe* comme directeur et M. *F. A. Giansily* comme rédacteur en chef.

**Progressif** (Le). Journal libéral fondé à Bastia format in-folio, 5 col. en 1848, et supprimé par le 2<sup>e</sup> empire en 1851. « Réligé, dit le Dr *Mattéi*, par des républicains fougueux qui devaient, peu de temps après, éteindre leur ardeur dans les faveurs de l'Empire ».

**Prolétaire Insulaire** (Le). Journal républicain radical-socialiste, organe du Prolétariat insulaire, fondé à Ajaccio en 1905 par M. *Antoine Benedetti*, avec *Sampiero Porri*, comme rédacteur en Chef et *Eug. Bonfante* secrét. de la rédaction. Hebdomadaire, in-folio, 5 col. 31, cours Napoléon, Impr. spéciale.

En 1903, il supprime à son titre le mot « radical » remplacé par « possibiliste » et M. A. Benedetti reste seul comme Directeur-Gérant. En 1912 les caractères du titre sont plus forts et le sous-titre est remplacé par : « Organe de défense des Intérêts de la Corse »

**Radical** (Le). Journal publié à Ajaccio sous la direction de M. *Sampiero Porri* en 1909. Grand format 4 pages à 5 colonnes.

**Ragguagli dell' Isola di Corsica**. Premier journal paru en Corse publié à Corte en 1768 par l'imprimeur *Sébastien Francesco Battini* qui avait fait paraître, en 1764, la belle édition in-4° de la *Giustificazione*. Dès son apparition, elle publia en Italien l'intéressant récit de la prise de Capraja, enlevée aux Génois par Paoli et dont notre *Revue* a publié la traduction commencée dans le N° 23 (sept.-Octobre 1923).

La collection complète de cet aïeul des journaux Corses comprend 58 numéros, du 7 juin 1768 au 17 Juillet 1769.

**Ralliement** (Le). Journal politique, in folio 4 colonnes fondé à Ajaccio en 1889 par M. *Gabriel Marchi*.

**Renaissance de la Corse** (La). Journal hebdomadaire économique et littéraire fondé à Paris en 1910, avec M. Paul *Fontana* comme directeur et M. Louis *Marle* comme rédacteur en chef, Administr. 5, rue Cadet, un an 5 frs. in-folio 4 p., 4 col. Porte en sous-titre : « Organe spécialement désigné pour recevoir les communications de l'Union des Corses et des amis de la Corse ». Transporta plus tard ses bureaux : 24, rue de Condé.

Le 1<sup>er</sup> N° parut le 6 octobre 1910 et la publication fut suspendue en août 1914, son directeur étant mobilisé.

**Républicain** (Le). Journal publié à Ajaccio, en 1848, sous la direction de M. *Cerati*. Cessa de paraître à l'avènement de l'Empire.

**Républicain** (Le). Ce titre remplaça celui du *Journal de la Corse* en 1848, à Ajaccio, mais quand le 2<sup>me</sup> empire fut proclamé, celui-ci reprit son ancien titre.

**Républicain** (Le). Journal de la Démocratie Corse, hebdomadaire, 1<sup>er</sup> N° le 7 octobre 1871, Directeur M. *Borghetti*; in-folio raisin 4 col. Impr. Fabiani à Bastia.

**Républicain** (Le) Journal politique hebdomadaire fondé à Bastia en 1895, par M. Vincent de *Peretti*, in-folio 5 col. disparut au bout de quelques années pour reparaitre en 1905 sous la même direction et devenir quotidien.

(à suivre)

## OUVRAGES CORSES

*récemment parus*

**Histoire du Cap Corse**, par Camille Piccioni, 1 vol. broch. in-8, 228 pages, planches généalogiques et cartes dépliantes ..... 10 francs.

**Lessicu comparativu Corsu Italo Francese** par Dumenicu Carlotti, Broch. gr. in-8, 64 pages (sur 4 colonnes)..... 3 francs.

**Raccontu e Fole di l'Isula Persa**, par Dumenicu Carlotti; Prefaciù di Clemente Merlo, prof. de l'Université de Pise; broch. in-8, raisin de 112 pages contenant 47 récits..... 4 francs.

**L'île Exaltée** (Les genèses passionnées) par Pierre Guitet-Vauquelin. 1 vol. broch. in-18, 276 pages..... 7.50

## EXPOSITION

DE

### Tableaux Corses

Un Artiste de talent, M. A. Bernard, vient de faire en Corse un séjour qui lui a permis d'exécuter une quarantaine de tableaux de dimensions diverses : vues des environs d'Ajaccio, de Bonifacio, de Propriano, etc.

L'exposition de ces Œuvres remarquables aura lieu du 1<sup>er</sup> au 12 Juillet prochain dans la Galerie de la *C<sup>ie</sup> française du Tourisme*, 2, rue Caumartin, à Paris, au Coin du Boulevard.

### Les reliures de la Revue

Nombreux sont ceux de nos abonnés qui désirent conserver dans leur bibliothèque les années de la *Revue*; et ils ont raison car sa valeur augmentera quand elle aura cessé de paraître.

La première idée est naturellement celle d'une reliure, mais outre que le prix en est aujourd'hui fort élevé, beaucoup de villes ne possèdent pas de relieur.

Pour remédier à ces inconvénients, nous avons étudié un emboitage formant reliure, spécialement établi pour nos six livraisons annuelles, avec, au dos, les titres en dorure comme pour les volumes de bibliothèque.

Malgré les soins apportés à la fabrication, pour obtenir la solidité, son prix a pu être très réduit : 3 fr. 50 pour une seule reliure, 6 fr. pour deux, plus port et recommandation facultative. Cette reliure-mobile est très pratique non seulement pour les années écoulées, mais pour celle en cours. (port. 75 cent).

VIENT DE PARAÎTRE :

## ITINÉRAIRES DESCRIPTIFS

DES

### Routes de la Corse

NATIONALES

Forestières et Départementales

AVEC

Quarante dessins, profils, points principaux et la *Carte Routière*

Nouvelle Edition des Ponts et Chaussées corrigée et entièrement remaniée.

Format de poche, 272 pages compactes

Prix : 10 fr.; franco 11 fr.; recom. 11 fr. 50.

## L'ANNU CORSU

Almanaccu litterariu illustratu

Antologia Regionalista

Directeurs :

P. ARRIGHI et A. BONIFACIO

1924 — 2<sup>me</sup> année

21 Collaborateurs — 100 articles

300 pages — 20 gravures

Prix : 3 fr.; franco, 3.75; recom. 4 fr. 25

## La CORSICA de Novellini

La plus belle allégorie de la Corse, format 80x60, valeur 30 francs, prix 15 fr. franco en un tube 17 fr. 50, recommandé 18 fr. (exceptionnel).

## TROIS OUVRAGES sur la CORSE

**Un Tour en Corse** par Boisard, 21 photos, 5 pl. en coul. gr. luxe. 4.50

**Une Villégiature à Piana**, par le Dr Desbrosses, 20 phot. gr. luxe. 4.50

**La Misère de la Corse**, par B. V. Ancien préfet, in-4° avec notes marginales. (GRAND FORMAT)..... 3 »

Réduction pour les 3 réunis en un seul paquet, franco 10 fr. avec recommandation : 10 fr. 50.

Le Catalogue d'Ouvrages sur la Corse, formant une brochure sous couverture, avec 22 colonnes de notices bibliographiques, sera adressé gratuitement et franco à tous les abonnés qui en feront la demande.